

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration
1, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
BENICOULEURS

Vol. IX, numéro 40

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 7 octobre 1945



Allée conduisant au collège Codrington, à Bridgetown, Barbades.--(Photo ASN.)

Histoire du costume

Costume militaire

Louis XI pratiqua tout le temps de son règne le système de la paix armée. Le perfectionnement des forces militaires de la France fut sa constante préoccupation. Il chercha en premier lieu à donner aux francs-archers un esprit plus guerrier. Chose fâcheuse à dire, vingt ans à peine s'étaient écoulés depuis la formation de cette milice nationale, que déjà elle succombait sous le ridicule. La bravoure des francs-archers entre la table et le foyer était proverbiale, ainsi que leur prestesse à se mettre en sûreté quand paraissait l'ennemi. C'est ainsi que les meilleures idées ont peine à prendre racine lorsque le préjugé est contre elles. Le moyen âge ne voulait pas croire qu'on pût à la fois être soldat et cultiver la terre.

Quoique les francs-archers eussent montré dans plus d'une occasion qu'ils savaient se battre, leur indiscipline, leurs habitudes bourgeoises à l'armée justifiaient les plaisanteries faites contre eux. Louis XI, pour les tenir en haleine, les soumit à la surveillance d'inspecteurs divisionnaires, et les astreignit à tenir garnison de temps en temps dans les diverses villes du royaume. Il limita la quantité de bagage dont ils pourraient se faire suivre en campagne; enfin, avec son esprit amoureux des détails, il régla jusqu'à leur équipement. Il existe un mémoire annoté par lui-même, où la façon du pourpoint, à l'usage des francs-archers, est arrêtée en ces termes.

"Leur faut les jaques de trente toiles d'épaisseur ou, pour le moins, de vingt-cinq, avec un cuir de cerf. Les toiles claires et à demi usées sont les meilleures. Et doivent lesdits jaques être de quatre pièces; et faut que les manches soient fortes comme le corps. Et doit être l'emmanchure grande, pour que la manche prenne près du collet et non pas sur l'os de l'épaule; aussi que le jaque soit large sous l'aisselle et bien fourni. Que le collet ne soit pas trop haut derrière pour l'amour de la salade (c'est-à-dire de manière à ne pas empêcher le jeu de la partie postérieure du casque). On a vu, dans l'un des précédents articles la définition de ce genre de casque qu'on appelait salade). Il faut que le jaque soit lacé devant, avec une pièce sous l'endroit qui lace. Pour l'aisance du dit jaque, il faudra que l'homme ait un pourpoint sans manches ni collet, de l'épaisseur de deux toiles seulement, et qui n'aura que quatre doigts de large sur l'épaule; auquel pourpoint il attachera ses chausses. De cette façon il flottera dedans son jaque et sera à son aise, car on ne vit jamais tuer personne à coups de main ni de flèche dedans un pareil jaque".

Ainsi on faisait la grâce aux francs-archers de la brigandine, pièce trop lourde qu'ils ne demandaient qu'à ôter lorsqu'ils l'avaient sur le dos. On les soumettait au régime exclusif du jaque. C'est pourquoi un poète qui s'est plus d'une fois égayé sur notre vieille milice nationale, a dépeint le type si plaisant du franc-archer de Bagnolet.

Avec un pourpoint de chamois,
Farci de bourre sus et sous,
Un grand vilain jaque d'Anglois
Qui lui pendoit jusqu'aux genoux.

L'armement des francs-archers est l'objet d'un autre article du mémoire:

"Il semble que les francs-archers devaient se partager en quatre armes: les uns en voulges (sorte de hallebarde courte ou guisarme), les autres en lances, les autres archers et les autres arbalétriers.

"Ceux qui porteraient voulges, les devraient avoir moyennement larges et

qu'ils eussent un peu de ventre, avec bonne tranche et bon estoc. Les dits guisarmiers auraient en outre salades à visière, gantelets et grandes dagues sans épées.

"Ceux qui porteraient lances, auraient aussi salades à visière et gantelets, et de plus une épée moyennement longue, roide et bien tranchante. Item, que leur lance soit de la longueur de lances de joute; mais de même grosseur partout, excepté qu'elles aient au bas un peu d'entailleure, et petit arrêt d'un demi-doigt de haut, derrière l'entailleure, pour leur donner façon. Et faut que le fer soit tranchant et un peu longuet.

"Les archers auront les salades sans visières; arcs et troussees assez longues point de mal, et qu'ils aient wamO euis et roides, qui s'appellent épées bâtarde. Et si veulent porter boucliers, il n'y aura point de mal, et qu'ils aient les dagues moyennes.

"Les arbalétriers devraient avoir salades à visière qu'ils pussent lever assez haut quand ils voudraient, et que le dessous de la visière ne les arme pas si fort qu'elle couvre la vue, et que le côté droit n'arrive pas si bas à la joue que la gauche, afin qu'ils puissent

et leurs piques de dix-huit pieds de long, ils venaient d'anéantir l'armée bourguignonne, réputée la meilleure de l'Europe. Louis XI en attira 6,000 à son service; il créa en outre divers corps de volontaires français, dont le total pouvait s'élever à 20,000 hommes, et ces nationaux, joints aux Suisses, constituèrent dès lors notre force militaire en fait d'infanterie.

Les Suisses, du temps de Louis XI, se ressentaient encore de leur simplicité montagnarde. Ils ne connaissaient pas ce luxe de panaches, de rosettes, de bouffants dont on les voit surchargés dans les tableaux d'Albert Dürer. Ils mettaient leur amour-propre à ne point porter de fer, si ce n'est au bout de leur lance. Leur large poitrine n'était protégée que par un pourpoint très serré qu'ils recouvraient en campagne d'une casaque ouverte sur le devant, et à manches pendantes. Leur coiffure consistait en un large bonnet de laine frisée, de la forme des bérêts basques. Ils affectionnaient déjà les habits bariolés. Presque tous avaient leurs chausses et leurs manches faites d'une pièce rouge et d'une autre pièce bleue, blanche ou verte.

Quant à la cavalerie, elle acheva de

bonne sorte, qui a commandement sur vos gens d'armes. Il est à vous. — A moi, reprit le roi; par la Pâque-Dieu, à moi n'est pas, je le remis, et à moi ne sera jamais. Comment diable, il est vêtu de soie; il est plus joli que moi!" Disant ces mots, il appela le réchal de France et lui ordonna de casser aux gages ledit gentilhomme et de le mettre hors de ses compagnes attendu qu'il ne voulait de tels peaux autour de lui".

Le luxe proscrit des armées du roi de France se réfugia dans celles du duc de Bourgogne. Charles le Téméraire, quoique bon capitaine et bien entendu à l'organisation des troupes, partagea l'erreur de son siècle. Il mit la bravoure en habits nécessaires au soldat pour lui donner celle du coq. Il eut des escadrons d'une tenue splendide que les peuples proclamaient invincibles, et qui pourtant fondirent comme neige dans trois rencontres qu'ils eurent avec les Suisses. On expulsa encore dans la cathédrale de Bâle, à certains jours de fête, une partie des dépouilles échues à la ville après Gronson et Morat. On y voit des joyaux de velours, des huques de drap d'or, des mantelines en soie richement brodées. Tout cela n'a reçu d'avaries que de la vétusté. Les vainqueurs n'ont eu qu'à les prendre sans que ceux qui les avaient sur le dos aient fait d'effort pour les défendre.

L'une de nos gravures est faite pour donner une idée de la magnificence bourguignonne: c'est celle où l'on voit un jeune prince armé par son grand écuyer; qui lui attache le ceinturon de son épée, tandis qu'un valet lui change ses éperons. Ce groupe est tiré de la grande tapisserie qui est exposée dans l'escalier d'honneur de la Bibliothèque nationale. Le travail, ainsi que le dessin, sont d'environ l'an 1470.

Le prince est habillé d'une belle armure; jaque de velours piqué de cuir d'or avec gardes aux bras et aux épaules. Des genouillères, grevières et demi-cuisse sont attachés pardessus ses chausses. Un gorgerin de mailles complète son armement. Il a sur la tête un petit chapeau de satin noir, pareil à ceux qui portaient les chevaliers du Saint-Esprit du temps de Louis XIV. Le grand écuyer porte pour coiffure un bonnet de velours. Il est armé de plein harnois. Une dalmatique ou tabard en broderie d'or recouvre son armure. Le baudrier de velours qu'il porte en écharpe est pour soutenir l'épée d'apparat que les grands écuyers tenaient dans les cérémonies devant les rois et princes souverains. Qu'on remarque parmi les pièces de son harnois la forme bombée des gardes appliquées sur ses épaules; c'est une mode italienne qui fut générale, non seulement en Bourgogne, mais dans toute la France. Elle détermine d'une façon toute particulière l'époque de Louis XI.

Passons aux règnes suivants. Celui de Charles VIII est l'un des plus pauvres que nous connaissions en fait de monuments. A en juger par quelques figures d'une exécution très imparfaite, il ne changea pas l'armure chevaleresque; il ne fit qu'en perfectionner certaines pièces. C'est alors que fut trouvé le système usité depuis pour l'articulation des épaulières; c'est aussi aussi que la mode ridicule et gênante des poulaines fut abandonnée pour faire place à des chausses arrondies du bout, suivant la forme du pied; et appela cela des sollerets.

Il est difficile de dire ce que la mode rapporta de la première expédition en Italie; peut-être les panaches tombent du cimier sur la nuque, comme on en voit aux figures du temps de Louis XII; peut-être des saies ou saions, sorte de tuniques ajustées de corsages et froncées de la jupe, qui remplacèrent à la fois les huques et les journaliers.

Une scène d'intérieur, qui se trouve dans l'histoire de Jean d'Autriche, nous fait assister à la toilette militaire de Louis XII. Elle nous servira de texte pour constater les changements survenus entre l'époque de Louis XI et les premières années du seizième siècle. L'anecdote se place à l'année 1507, pendant l'expédition des Français contre Gênes.

● Quinzième siècle. — Prince, grand écuyer et valet. — D'après la grande tapisserie de la Bibliothèque nationale.



asseoir leur arbrier à leur aise. Item, auront longues épées, et que la ceinture hausse l'épée par derrière, afin qu'elle ne touche à terre. Et seront leurs arbalètes de dix carreaux environ, et banderont à quatre poulies ou à deux, s'ils sont bons bandeux. Et auront troussees empanées et cirées, de dix-huit traits au moins, et n'auront point de dagues."

Ce règlement, qui fut appliqué vers 1468, remit les francs-archers à flot pour quelque temps; puis leur discipline provoqua contre eux de nouvelles plaintes. A la bataille de Guinegate, pendant que les deux armées de France et de Flandre étaient aux prises, ils abandonnèrent leurs lignes pour aller piller le camp ennemi; cette faute nous fit perdre la journée. La colère de Louis XI fut si grande qu'il cassa les francs-archers.

Dans ce temps, il n'était bruit que des Suisses: avec leurs habits de toile

recevoir sous le même règne cette belle discipline qui fut cause de nos succès en Italie. Grâce à l'invincible persévérance de Louis XI, les camps cessèrent d'être des bazars; la soie fut bannie entièrement du costume, tant des gens d'armes que de leurs officiers. Ce n'est pas sans de nombreux actes de sévérité qu'il obtint ce résultat. Les contemporains crièrent beaucoup à la tyrannie; le roi n'en poursuivait pas moins son oeuvre. On verra par l'anecdote suivante quelle était sa rigueur sur ce chapitre.

"Un jour, il vit d'aventure entrer dans sa chambre un gentil écuyer gendarme, qui commandait seize ou vingt lances sous un autre capitaine. Or le cas fut tel que cet écuyer, qui était bien mis et curieux de beaux habits, avait vêtu ce jour-là un pourpoint de velours. Le roi demanda à aucuns d'auprès de lui à qui était cet homme et qui il était. "Sire, lui fut-il dit, c'est un gentilhomme vaillant et de

(1) — Vingt et unième article. — Reproduit du "Magasin pittoresque" de juillet 1848. — Pour les articles précédents, voir les numéros du "Supplément" des 14 et 28 février, du 23 mars du 11 avril, du 9 mai, du 6 juin, du 19 juillet, du 1er août, du 20 septembre, et du 14 novembre 1943 du 9 janvier, du 5 mars, des 9 et 23 juillet, du 20 août, et du 10 décembre 1944, du 21 janvier, du 11 février, du 13 mars et du 9 septembre 1945.

en France

sous les règnes de LOUIS XI,
CHARLES VII et LOUIS XII

Le roi se reposait à Asti; et lui, un jour se sentant dispos, dit qu'il se voulait essayer en son harnais et chevaucher un des coursiers de son écurie pour s'en aider à la bataille, laquelle chacun espérait. Et comme ce jour, je fusse entré en sa chambre (c'est Jean d'Auton qui parle) pour lui vouloir baller quelque écrit joyeux que j'avais en la main, je le trouvai en pourpoint avec peu de gens, et messire Galès de Saint-Séverin, son grand écuyer, aussi en pourpoint, lequel lui chausait ses solerets et harnais de peaux avec les cuissots. Ce fait, demanda la cuirasse, et avant que la vouloir prendre, dit audit messire Galès: "Je la veux voir premièrement sur vous, car mon harnais est presque fait pour vous." Après que ledit écuyer fut armé de ladite cuirasse, le roi le regarda de tous côtés et la trouva bien faite, disant: "Je cuide qu'elle me sera bonne et bien aisée." Et fit désarmer celui écuyer, puis se fit armer de sa dite cuirasse et de toutes les autres pièces; et esaya dessus son harnais une Saye d'orfèvrerie bien riche, et tout autour semée d'écriteaux qui était écrit en lettres romaines: *Nescis quid vesper trahat*, ce qui est à dire: "Tu ne sais quelle chose le soir amène."

Le meilleur commentaire à ce passage est la figure équestre de Louis XII qui accompagne notre article. Elle représente le roi dans son costume qu'il portait le 28 avril 1507, jour de son entrée triomphale à Gênes: armé de toutes pièces, une houssine à la main et l'armet en tête; par dessus sa cuirasse une saye cramoisie, brodée en or d'A couronnés, qui formaient le chiffre de sa chère Anne de Bretagne. On remarqua la visière de l'armet, pièce dont jusque-là le casque avait été dénué; la couronne de perles et de paumes montée sur le tortil en bourrelet du cimier; l'épée courte ou estoc attachée à l'arçon de la selle, indépendamment de l'épée d'armes passée dans la ceinture; les harnais du cheval ornés de perles, son chanfrein d'acier, la selle et la housse en velours galonné d'or, les caparaçons pareils à la saye du cavalier. Tous ces détails sont de la plus grande fidélité historique: il n'est pas jusqu'à la couleur du cheval qui ne soit spécifiée dans les relations de l'entrée à Gênes.

La gendarmerie, à la richesse près, portait le même costume que celui qui vient d'être décrit. Des armures ciselées ou damasquinées distinguaient les capitaines des soldats. L'uniforme commençait à s'établir par suite de la distribution de chaque arme dans des corps particuliers. Ainsi, par exemple, dans les compagnies où la lance était toujours comptée pour six ou sept cavaliers, l'adjonction de tant d'hommes à un seul n'existait qu'administrativement; car, en marche comme en bataille les archers et coutilliers, compagnons de la lance, formaient des escadrons à part, ayant leurs guidons particuliers et des officiers à eux qui ne dépendaient que du chef suprême de la compagnie.

La maison du roi formait aussi plusieurs corps distincts. En premier lieu étaient les deux cents gentilshommes de



● Commencement du seizième siècle. — Louis XII faisant son entrée à Gênes. — Miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale.

la garde, partagés en deux compagnies et formés de vétérans d'élite, presque tous ayant porté enseigne et guidon dans l'armée. Ils chevauchaient autour du roi, la hache à la main, ar-

més du harnais chevaleresque; et richement habillés de leurs armes. Venaient ensuite les vingt-cinq archers écossais, appelés les archers du corps, tous vêtus d'un sayon blanc bordé d'or

du haut en bas, avec une couronne sur le milieu de la poitrine. Les quatre cents archers français, autres gardes du corps, avaient sayons et haquebutes tout brodés d'or, aux couleurs et devises du roi. Les couleurs de Louis XII étaient le cramoisie et le blanc; ses devises, l'A couronné et le porc-épic.

Les archers de la prévôté de l'hôtel, non compris parmi les archers français, avaient une épée brodée sur leurs haquebutes. Les archers des toiles, affectés à la garde et au service des tentes, étaient habillés de rouge; enfin les Cent Suisses de la garde portaient le costume de leur pays, avec les couleurs du roi, et force plumes dont ils recevaient deux livraisons par an.

Voici les corps qui complétaient l'armée française en dehors de la garde royale:

Les corps d'infanterie qui avaient remplacé les francs-archers, formés pour la plupart de Gascons et de Picards, et dès lors devenus redoutables sous le nom d'Aventuriers;

Les Suisses;

Les lansquenets (*landsknecht*), mercenaires allemands qui n'étaient qu'une doublure des Suisses, maniant comme eux la pique et les mousquets si lourds, si imparfaits, si incommodes, appelés dans ce temps là *haquebutes* (d'où est venu *arquebuse*). Les lansquenets étaient empenachés comme les Suisses, mais mieux garnis d'armes offensives. Ils avaient sur la poitrine le *halberd*, cuirasse faite de lames mobiles et à recouvrement, à laquelle nos vieux auteurs donnent quelquefois le nom d'*écrevisse*;

Les *conducteurs* ou *condottieri*, gendarmerie italienne, plus légère que la française, et mieux appropriée aux reconnaissances;

Enfin, les Albanais, autre corps de cavalerie légère qui n'avait pour arme que la lance et l'yatagan. "Ils estoient tous Grecs, dit Philippe de Comines, venus des places que les Vénitiens ont en Morée et devers Duras; vêtus à pied et à cheval comme les Turcs, sauf la teste où ils ne portent ceste toffe qu'on appelle *tolliban* (turban)."

PRETRES POLONAIS

administrateurs temporaires de diocèses allemands

Des rapports en provenance de Varsovie et de Katowice, Pologne, mandent que l'abbé Andreas Wronka et l'abbé Kominek, membres du conseil diocésain de Katowice, sont respectivement administrateurs temporaires des diocèses d'Ermland (Prusse orientale) et Dantzig et de l'archidiocèse de Breslau. Comme ces nominations n'ont pas été annoncées par le Saint-Siège, il est à supposer que les évê-

ques polonais des environs ont dû prendre des mesures d'urgence pour aussi longtemps que les communications avec le Saint-Siège ne seront pas possibles. C'est presque certainement le cas de l'abbé Kominek, un intime collaborateur de Mgr Adamski de Katowice.

On a récemment signalé l'arrestation de Mgr Karl Maria Splet, évêque de Dantzig, par ordre du ministre de la Justice à Varsovie (CORRESPONDANCE-CIP, IV, 35). L'abbé Wronka est aussi administrateur du diocèse d'Ermland, ce qui indique que Mgr Maximilien Kaller, évêque d'Ermland est aussi incapable de remplir ses fonctions. On ignore où il se trouve et quel est son sort, mais Ilya Ehrenburg s'en est prise à son clergé diocésain dans la presse soviétique. On ne sait pas au juste si l'abbé Wronka est chargé de tout le diocèse d'Ermland ou seulement de la partie annexée à la Pologne. La partie orientale, y compris la ville de Königsberg, doit probablement être annexée par la Russie comme partie de la République lithuanienne soviétique.

L'archidiocèse de Breslau a été privé récemment de son archevêque par la mort du cardinal Bertram, dans sa 86e année, qui occupait le siège archiepiscopal de Breslau depuis mars 1914. On n'a aucune nouvelle récente de Mgr Joseph Ferche, auxiliaire de Breslau. Les dernières nouvelles à son sujet mandaient qu'il avait chanté une messe solennelle d'actions de grâce à l'occasion de la fin de la

guerre en Europe, en l'église Saint-Antoine, à Breslau, le dimanche, 13 mai.

Les territoires de l'Allemagne orientale que la Pologne projette d'annexer comprennent, en outre de l'archidiocèse de Breslau et la plus grande partie du diocèse d'Ermland, la préfecture apostolique de Schneidemühl (sous la direction de Mgr Hartz) et une partie du diocèse de Berlin.

En Pologne même, le cardinal Hlond, archevêque de Gniezno et Poznan et primat de Pologne, serait en train de rencontrer et de consulter ses confrères dans l'épiscopat; le cardinal Hlond est retourné récemment en Pologne après six ans d'exil. Il a fait dernièrement une visite de plusieurs jours à Katowice, cette ville de la Haute-Silésie qui est le siège épiscopal de Mgr Adamki. Le cardinal Hlond est né à Brzeckowice près de Katowice et a été le premier évêque de Katowice, de décembre 1925 à juin 1926.

PAR LE TEMPS QUI COURT

Le père riche et méfiant. — Vous l'aimez, vous l'aimez. C'est facile à dire, jeune homme. Qui me dit que vous n'épousez pas ma fille pour son argent?

Le fiancé, très 1945. — Et qui me dit, à moi, que vous ne serez pas mis en faillite d'ici six mois ou un an?

DE QUI SONT CES VERS ?

La première faute

Je me souviens qu'un jour j'avais été méchant
Et ma mère attristée et pourtant toujours tendre
Me prit sur ses genoux pour me faire comprendre
Ce que du mal commis peut comprendre un enfant.

Ses baisers étaient doux, et grave son langage,
Et je voyais descendre en moi de la clarté.
Qui, me montrait le bien dans toute sa beauté,
Me faisait détester ma faute davantage.

Je promis d'obéir, en pleurant sur son cœur,
Et je compris dès lors cet immense bonheur:
Une mère pieuse à l'aube de ma vie.

Car c'est elle qui mit du divin sur mon front
Elle qui fit sentir à mon âme ravie
La grandeur de la faute aux douceurs du pardon.

Les vers que nous avons publiés la semaine dernière, sous le titre "LE CHIEN", sont de Delille.

Les origines de la maison de Bourbon

ENFANCE DE HENRI IV

Cet enfant dont la mine éveillée, hardie et fine à la fois semble sourire à l'avenir, sera Henri IV un jour. Déjà l'arc bourbonnien se dessine sur ce nez mignon, et l'oeil du petit Béarnais donne toutes les espérances que tiendra le Diable à quatre de la chanson : sur cette tête espiègle reposent à cette heure les destinées de la maison qui, pendant plusieurs siècles, sera la plus puissante de l'Europe. L'histoire de l'enfant n'est pas longue encore; mais elle a son intérêt; elle donne les origines de la maison de Bourbon.

Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et roi de Navarre, descendait en droite ligne de saint Louis par neuf générations, de mâle en mâle. Robert, comte de Clermont, cinquième fils du saint roi, figure en tête de l'embranchement, sur l'arbre généalogique de la famille. En épousant Béatrix, fille de Jean de Bourgogne, baron de Bourbon par sa femme Agnès, Robert prit le nom de Bourbon qu'il transmit aux siens; mais il garde les armes de France, sage précaution qui maintint sa maison en ligne, et devait en faire un jour la fortune. Du reste, un choix sévère dans ses alliances, qui furent toutes illustres et puissantes, sauva cette lignée princière de la déchéance qui en atteignit tant d'autres d'égale origine. On eût dit qu'elle avait un pressentiment secret du sort qui l'attendait. Elle avait pris pour devise ce mot ambitieusement modeste : *Esperoir*.

Parmi les branches puînées de la descendance de Robert de Clermont, une seule survécut pour l'histoire, celle de Vendôme, dont la scuche était Jean de Bourbon, comte de la Marche, qui épousa, en 1364, Catherine de Vendôme, héritière de Bouchard, le dernier comte. La terre fut érigée en duché par François Ier, en 1515, en faveur de Charles de Bourbon, fils de l'arrière-petit-fils du comte de la Marche, et qui fut le père d'Antoine, le roi de Navarre.

A cette époque la maison de Vendôme commence à entrer en scène. Il y a des noms historiques parmi les frères d'Antoine de Navarre, et le plus célèbre est celui de comte d'Enghien, le brillant vainqueur de Cerisoles, qui périt si malheureusement à l'assaut d'une bicoque, la tête brisée par un coffre qu'on lui jeta d'une fenêtre. Un autre Vendôme, Jean, périt à la bataille de Saint-Quentin. Un troisième fut archevêque de Rouen, et cardinal du titre de Saint-Chrysogone. C'était lui qu'à l'époque de la Ligue on appelait le vieux cardinal de Bourbon, que Mayenne fit roi de France sous le nom de Charles X, et que d'irrévérencieux ennemis avaient surnommé *l'âme rouge*. Citons encore Louis de Condé, qui fut la tige de l'illustre maison de Condé.

Telle était la descendance paternelle de Henri de Navarre.

Par sa mère, Jeanne d'Albret, il descendait de la puissante maison d'Albret qui, d'alliances en alliances, avait recueilli l'héritage des comtes de Foix et d'Armagnac, des seigneurs de Bigorre et du Béarn, et qui restait seule, débris d'un autre âge, pour représenter dans le midi la grande féodalité, expulsée partout de ses positions par l'autorité royale. Jean d'Albret, le grand-père de Jeanne, était devenu roi de Navarre par son mariage avec Catherine de Foix, soeur de Phoebus, le dernier rejeton de l'illustre famille des comtes de Foix, auxquels un autre mariage avait apporté jadis la Navarre.

Ce petit royaume de Navarre, jeté à cheval sur les Pyrénées, comme une protestation de l'homme contre les barrières élevées par la nature, était un des plus vieux de l'Europe moderne. Il remontait aux premiers temps de la féodalité, et avait été taillé d'un bloc dans un morceau de l'empire carlovingien. Tant qu'avait duré le moyen âge, les grandes familles des deux versants français et espagnol s'étaient passés de main en main le royaume féodal, sans qu'il se brisât en route; mais on arri-

vât à l'époque où la centralisation royale achevait son oeuvre sur la double frontière de la Navarre. Pendant que Louis XI étouffait, avec les Armagnacs, les dernières résistances du midi; de l'autre côté des montagnes, Ferdinand le Catholique, voisin plus dangereux encore, portait une main audacieuse sur les possessions espagnoles de son frère de Navarre. Profitant sans remords du trouble inséparable de l'avènement d'une nouvelle maison, il envahit la haute Navarre, et refoula Jean d'Albret derrière les Pyrénées.

Ainsi réduite de moitié, la fortune de la maison d'Albret demeurait encore une des plus considérables du royaume. Avec la partie française de l'ancienne Navarre, Jean d'Albret possédait le Béarn, le Bigorre, les comtés de Foix, d'Albret, d'Armagnac, magnifi-

Henri ne fut pas le premier-né de cette union. Jeanne eut deux enfants avant lui; mais, comme si la fortune l'eût désigné, une sorte de fatalité s'attachait à ceux qui semblaient devoir le devancer. "Le premier étouffa de choleux, parce que sa gouvernante, qui était frileuse, le tenait trop chaudement. Le second perdit la vie par la faute d'une nourrice, car, un jour, comme elle se jouait de cet enfant avec un gentilhomme, et qu'ils se le baillaient l'un à l'autre, ils le laissèrent tomber par terre, dont il mourut de langueur." (Pérefixe). Enfin, vers le milieu de 1553, alors que Jeanne était au camp commandé par Antoine de Bourbon en Picardie, où il faisait tête à Charles-Quint, Henri d'Albret la rappela au pays natal pour veiller lui-même sur les promesses et la vie du nouvel en-

gouttes de jurançon, et lui frotta les lèvres d'une gousse d'ail, pour le rendre fort et hardi, point pleureur ni grimacier, disait le rude vieillard.

A la naissance de Jeanne, les Espagnols de la frontière avaient imaginé une plaisanterie assez grossière, fondée sur les deux vaches qui étaient aux armes de Béarn. "Miracle, avaient-ils dit, la vache a enfanté une brebis". Henri d'Albret prenait entre ses bras son petit-fils, le montrait aux siens, et le baisait amoureusement en disant: "Voyez, ma brebis a enfanté un lion".

Cet enfant, l'espoir si cher de la veillance paternelle, fut difficile à élever. On assure qu'il eut sept ou huit nourrices. On le donna ensuite à garder à la baronne de Mirossens, qui l'emmena au château de Coarasse, perdu dans les montagnes du Béarn. Ce fut là qu'il reçut cette éducation héroïque qui devait plus tard en faire un homme à part dans le monde coquet et délicat des rois. Fidèle à la méthode qu'il avait essayée le premier jour, Henri d'Albret avait défendu qu'on mit l'enfant au régime des douceurs et des babioles, ni qu'on le traitât de prince, "disant que cela lui mettrait l'orgueil au coeur, au lieu de la générosité". Par son ordre, l'héritier du royaume de Navarre était vêtu et nourri comme un petit montagnard. On le voyait courir à travers les rochers, la tête nue, et les pieds aussi à l'occasion. Sa nourriture habituelle était celle des gens du pays, le pain bis, le boeuf, le fromage et l'ail, l'ail qui l'avait initié à la vie, le régal du Gascon. C'était un soldat qu'il fallait au fils rancunier de Jean d'Albret, le roi dépouillé, une machine de guerre à lancer contre l'Espagnol. De la couronne de France, il n'en était pas question dans ses rêves; il y eût mis peut-être plus de façon.

Henri d'Albret n'eut pas la joie de mener loin son système d'éducation à la spartiate. Le petit Béarnais n'avait pas encore atteint l'âge de notre portrait quand son grand-père mourut, en 1555. Tenace jusqu'au bout, le vieillard voulut être enterré à Pampelune, au milieu des rois ses prédécesseurs, sur cette terre espagnole enlevée à sa famille. Il espérait qu'un jour le montagnard de Coarasse viendrait l'y chercher.

Mais le temps des royautés scottiques était passé. Bien loin de penser à reconquérir le pays perdu, le nouveau roi de Navarre se vit en danger de perdre ce qui lui restait. Henri II le tenait alors à sa cour, avec l'héritier des d'Albret. Il voulait, à l'exemple de Ferdinand le Catholique, mettre la main sur la Navarre française, disant que *tout ce qui était de ce côté des Pyrénées était France*, et en attendant il gardait le roi et la reine auprès de lui. On agit, sous main, le pays, peu désireux du reste d'abandonner sa vie propre et ses privilèges, et les Etats s'étant prononcés verbalement, Henri II céda, dans la crainte de voir arriver l'Espagnol. Il laissa partir enfin la dynastie captive, mais non sans une arrière-pensée, et, pour marquer à Antoine son ressentiment, il retraça le Languedoc du gouvernement de Guyenne, donné à Henri d'Albret par François Ier, et qui retournait à son fils, selon l'usage du temps, consolation dernière de la féodalité dépossédée.

Deux ans après, Antoine et Jeanne reparurent à la cour de France, et y amenèrent leur fils, "qui était bien, disent les Mémoires, le plus joli et le mieux fait du monde". Il y avait alors un an que le portrait de 1555 avait été fait.

Ce portrait, oeuvre naïve d'un artiste inconnu, appartenait à M. Alfred de Vigny, qui a aussi célébré le héros de la Henriade. Le souvenir de Henri IV erre, comme une ombre aimée, dans les pages élégantes de Cinq-Mars. Le portrait que baisait le vieux Bassompierre était peut-être une copie de celui-là.

(Du "Magasin pittoresque", janvier 1848).



● Portrait de Henri de Navarre, depuis Henri IV de France. — D'après une peinture originale ayant appartenu à Alfred de Vigny.

que héritage provenant tant de son chef que du chef de sa femme, la fille des comtes de Foix. Jean maria son fils Henri à la soeur de François Ier, Marguerite de Valois, la fameuse reine de Navarre, chantée par Clément Marot, et de ce mariage naquit Jeanne d'Albret, celle qui donne le jour à l'enfant dont nous avons le portrait.

De bonne heure, Jeanne sembla appelée à de hautes destinées. Toute petite, on l'avait surnommée *la Mignonne des rois* parce qu'elle était la favorite du roi son père et de son oncle François Ier, qui la chérissaient à l'envi. Charles-Quint la demanda pour son fils; plus tard, Philippe II, sous le prétexte de terminer le différend qui, depuis Ferdinand le Catholique, existait entre les deux couronnes d'Espagne et de Navarre; en réalité, pour avancer en France, où il tenait déjà le Roussillon. Mais le roi chevalier qui était un habile politique, ne laissa pas aller loin la négociation. Il fit venir sa mignonne à Châtellerauld et la maria à Antoine de Bourbon. Les noces se firent sous ses yeux, à Moulins, en 1547, l'année même de sa mort.

fant. Comme un homme sûr d'avance, le vieillard disait à qui voulait l'entendre que celui-là le vengerait de l'Espagnol. Sur l'ordre de son père, la courageuse princesse se mit en route aux approches de l'hiver, malgré sa grossesse avancée. Partie de Compiègne le 15 novembre, elle arriva le quatre décembre à Pau en Béarn, après dix-neuf jours de route, ce qui fut cité dans le temps comme une vitesse fort remarquable: neuf jours après, elle mettait au monde notre héros.

La naissance du fondateur de la grande dynastie nous est arrivée entourée de tout le prestige d'une légende. Jeanne était inquiète du testament de son père. Elle le croyait fait en faveur d'une inconnue. Pour l'avoir entre ses mains, et sur le défi de son père, elle chanta, au milieu des douleurs, une chanson du pays, en patois béarnais, et, digne fils de sa mère, l'enfant, dit-on, vint au monde sans pleurer ni crier. Le vieux roi remit alors à sa fille la boîte d'or où était son testament : *Cela est à vous, lui dit-il, et ceci est à moi*; et l'on sait que, s'emparant du nouveau-né, il lui fit avaler quelques

TERRY

PIRATES

MICRON
CANNIFF

C'est amusant... Ce grand parleur de colonel Corkin qui croit pouvoir rouler Mlle Françoise Kane!

Il n'y a pas de doute que le colonel sait tout ce qu'il y a à savoir au sujet des avions, mais JE sais qu'un soldat solitaire aime bien causer avec une jeune fille de temps à autre...

Ainsi les pilotes ont élu Françoise reine de l'île et mascotte de notre groupe... La lutte a dû être très serrée?

Heu... colonel Corkin... il n'y avait vraiment pas beaucoup d'opposition, mais monsieur, vous n'aimez donc pas Françoise du tout?

N'ayez donc pas l'air embêté, Terry. Mlle Kane fera une reine fort gracieuse. Je crois même que ce serait une bonne chose de lui faire passer la revue de notre groupe!

Bravo, monsieur. Elle sera enchantée!

Loïn d'être fâché contre vous, Françoise, le colonel Corkin veut vous faire passer le groupe en revue avec tout le tra-la-la qui s'impose en pareil cas!

Je savais bien que le colonel finirait par entendre raison!

Nous allons tous prendre les airs pour une revue de la reine Françoise!

Prendre les airs? On s'est moqué de toi, mon vieux. Tu sais bien qu'il faut maintenant économiser l'essence. C'est sur nos pieds que nous allons défilier devant elle!

Ca va être beau de nous voir. Il y a des mois que je n'ai pas pris part à un exercice!

Que dit le premier sergent?

Je me sens déjà fatigué!

J'ai choisi l'aviation justement pour éviter cela!

Il est furieux! Ne l'approchez pas!

Qui aurons-nous à saluer?

Je n'avais jamais remarqué auparavant à quel point tu as les pieds plats, Fred!

Je voudrais déjà que cette satanée parade soit finie!

Ces bottines me font mal aux pieds sans bon sens!

ATTENTION

Si on voyait cela au pays, la guerre recommencerait de nouveau! Tu parles d'un défi! On dirait une bande d'abrutis!

Vous gagnez, colonel Corkin! Mettez vite fin à tout cela... Je ne puis rester là plus longtemps à les voir me regarder de cette façon quand leur sous-officier dit: "Regardez à droite."

9-30



La fresque française

à travers LES ÂGES

Si l'Italie, avec Léonard, Raphaël et Michel-Ange est la patrie par excellence de la peinture à fresque, la France elle aussi occupe dans ce domaine une place importante.

La fresque, dont l'origine remonte aux temps les plus anciens, eut son apogée, sa corruption et sa décadence entre le XVe et le XVIe siècles.

Le siècle actuel a été témoin de sa renaissance en Europe. On peut voir ici trois reproductions de fresques qui furent exposées, en juillet dernier, au Palais de Chaillot, à Paris.

Suivent quelques notes générales sur la peinture à fresque que nous empruntons au Larousse du XXe siècle, au mot "fresque".

Le dictionnaire nous dit que la fresque est la manière de peindre avec des couleurs détremées dans de l'eau de chaux, sur une muraille fraîchement enduite.

Si le plus ancien procédé de peinture est la détrempe, simple mélange de terres colorées, imbibées d'eau, et fixées avec de la gomme, qui peut s'exécuter sur le bois, la toile ou la muraille, l'usage de la fresque remonte aussi fort loin dans le passé, on en trouve des vestiges dans les temples égyptiens.

C'est surtout de l'enduit des murs que dépend la durée d'une fresque. Les anciens peignaient sur une espèce de stuc d'une solidité éprouvée, dont la composition est demeurée inconnue. Au temps des grands maîtres italiens, l'enduit se faisait à Rome avec de la pouzzalane bien passée au sas et de la vieille chaux éteinte.

La peinture à fresque se faisait sur un enduit frais, ce qui excluait les retouches. C'est pourquoi il fallait que l'artiste arrivât devant son enduit avec des dessins très arrêtés pour les contours et pour les places des lumières et des ombres. La peinture à fresque n'admet ni les couleurs composées ni les couleurs artificielles, et rejette le plus grand nombre des couleurs minérales, pour ne servir que des terres naturelles.

Les fresques les plus remarquables

que l'on ait trouvées à Herculanum sont le *Thésée* et le *Téléphe*, placés dans des espèces de niches du temple d'Hercule. Les autres fresques célèbres de l'antiquité sont connues sous les noms d'*Appius Claudius* ou *Virginie*, et l'*Education d'Achille* par Chiron. Les premiers peintres italiens, Cimabue, Giotto, Paolo Uccello, Massolino, Masaccio, etc., jusqu'à André Castagno exclusivement, ne peignirent qu'à fresque ou en détrempe. Après la découverte de la peinture à l'huile, la détrempe passa de mode, puis la fresque prit une telle vogue que l'art atteignit son apogée avec ce genre de peinture.

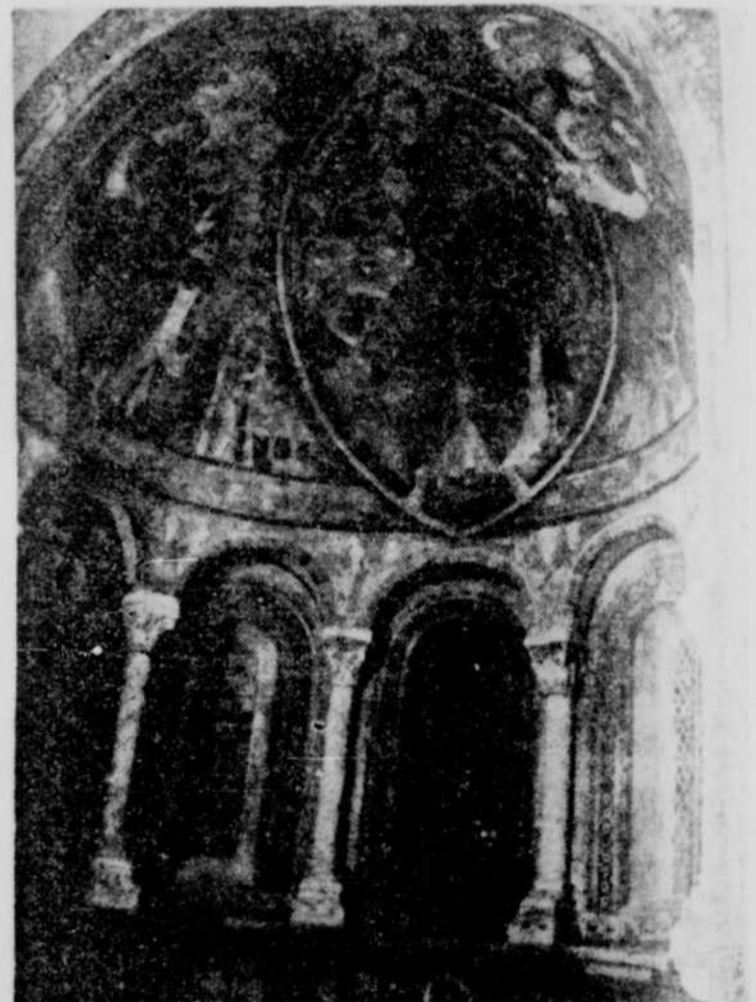
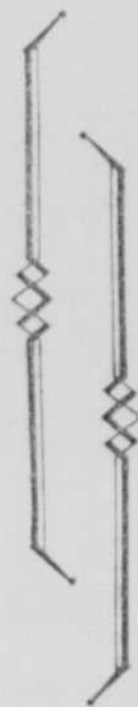
Parme possède les fresques du Corrége; Bologne, celles de Carrache, du Guide, du Dominiquin et de l'Albane; Florence, les célèbres *Sibylles* du Volterra, les fresques de Masaccio, le *Nunziata*, d'Andrea del Sarte; Mantoue, les plus belles fresques de Jules Romain; Rome, les loges de Raphaël, les fresques de la chapelle Sixtine de Michel-Ange, et celles de la galerie Farnèse, le *Concert des anges* de Guide; l'*Histoire de Galatée* de Raphaël, le *Polythème* de Fra Bastiano del Piombo; des Caravages, etc.

La peinture à fresque a fait son apparition en France au XVIe siècle, im-

porté d'Italie et apprise aux artistes français par le Primatice et le Rosso. Elle trouva tout de suite son emploi dans le domaine de la décoration intérieure, principalement au château de Fontainebleau où travaillèrent les deux maîtres italiens précités, avec leurs compatriotes Barthelemy de Miniato, Francique Pellegrini, Jean de Majorici, Nicolas Bellini, Mathieu del Nassaro, Laurens Regnauldin, et les peintres français Léon Bochet, Claude Badouyn, André Selon, Simon Le Roy, Jehan Prunier, Henry Tison, Charles Dorigny, Pierre Godard, Thomas d'Ambray. En ce même siècle, des demeures particulières recurent elles-mêmes de semblables décorations, l'hôtel du chancelier Duprat, à Paris, entre autres. Romanelli au palais Mazarin, et

Guirardini à la maison professe des Jésuites, maintinrent la tradition de ce bel art qui devait prendre une nouvelle importance sous Louis XIV, par les décorations du Louvre, de Versailles et de Marly dues à Louis Boullogne, Meunier, Nocret, Bonnemer, Jean Duboué, etc. Abandonné longtemps, le procédé de la peinture à fresque appliqué à la décoration murale a connu de nos jours un regain de faveur, notamment au théâtre des Champs-Élysées où le hall est orné de fresques du plus grand effet, dues au sculpteur Antoine Bourdelle.

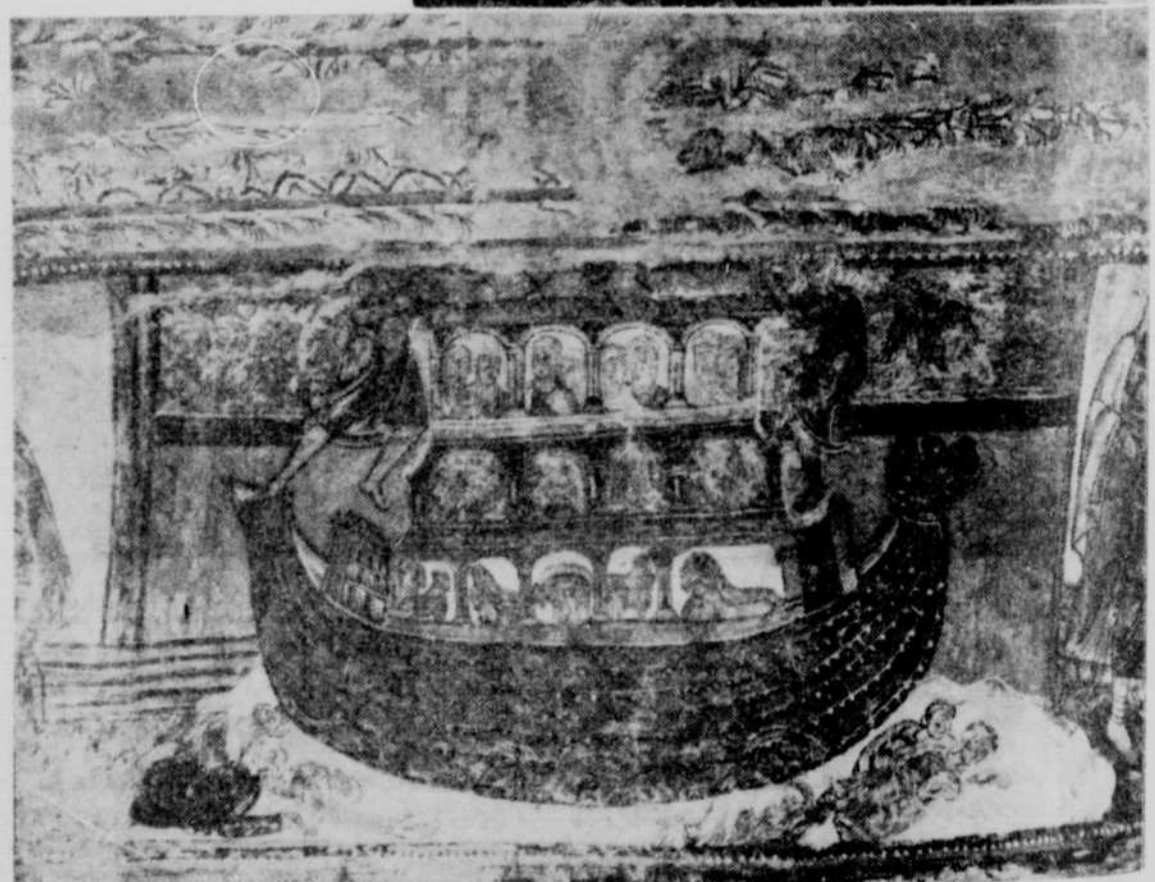
Par un habitude regrettable, on ne nomme *fresque*, dans la langue usuelle, toute décoration murale stiles maouffées, etc.)



● L'abside de la chapelle du Prieuré clunisien de Berzé-la-Ville, en Saône et Loire. La fresque, qui est du début du XIIIe siècle, représente le Christ remettant la Loi à saint Pierre et à saint Paul, accompagnés d'apôtres et de divers saints.



● La tribune de l'église de Saint-Julien de Brioude, en Haute-Loire. La fresque, qui est de la seconde moitié du XIIIe siècle, représente "Le Paradis".



● Moitié de la nef de l'église de Saint-Sauvin sur Gartempe, dans la Vienne. La fresque, qui est du début du XIIIe siècle et qui occupe le registre supérieur (côté Nord), représente l'Arche de Noé.

Réflexions

chrétiennes
pour tous les
jours de l'année.

7 octobre. — Autre portrait du véritable chrétien. —

Il s'applique, dit saint Clément d'Alexandrie, de toutes ses forces à honorer Dieu et à l'aimer; à écouter, à imiter son Verbe qui s'est fait homme pour notre salut. Il est doux, honnête, affable, patient, charitable, sincère, fidèle, tempérant; il méprise les biens de ce monde et est dans la disposition de tout souffrir pour Jésus-Christ; il ne fait rien par ostentation et ses actions n'ont d'autre motif que l'amour de la justice et de la bonté de Dieu. Enfin c'est un homme entièrement saint et tout divin. Le chrétien parfait prie en tout lieux, mais principalement en secret, et dans le fond de son cœur; il prie sans cesse; le matin en s'élevant, à midi, en voyage, lorsqu'il se repose, cherchant en tout à glorifier Dieu, à l'exemple des séraphins dont il est parlé dans Isaïe.

saint CLEMENT d'Alexandrie, Stromates, liv. VII. —

8 octobre. — Tout élève vers Dieu le véritable chrétien. —

Saint Martin, évêque de Tours, voyant un jour une brebis nouvellement venue, dit agréablement: "Cette brebis a rempli le précepte de l'évangile; elle avait deux habits, elle en a donné un à celui qui n'en avait point, faisons de même." "A la vue d'un homme couvert de haillons qui gardait des porreaux, il s'écria: "Voilà Adam chassé du Paradis; dépouillons-nous du vieil Adam, pour nous revêtir du nouveau." Une autre fois il arriva sur le bord d'un étang, où des oiseaux cherchaient à prendre du poisson: "Nous voyons, dit-il, l'image des ennemis de notre salut; ils sont en embuscade pour prendre nos âmes, et en faire leur proie."

(CODESCARD, Vie de saint Martin).

9 octobre. — Jusqu'où doit aller la charité. —

"Pourquoi les autres, disait saint Edmond, quand on lui représentait, qu'il poussait trop loin la charité envers ses ennemis, me feraient-ils offenser Dieu, ou perdre la charité que je dois avoir pour eux? S'il se trouvait quelqu'un qui voulait m'arracher les yeux, ou me braver de mes membres, il m'en deviendrait plus cher, et je le jugerais plus digne de ma tendresse et de ma compassion."

(CODESCARD, Notes sur la vie de saint Edmond). —

10 octobre. — Effets admirables de la vie des bons chrétiens. —

"Les paroles des philosophes sont magnifiques, disait saint Cyprien, mais la vie des chrétiens est une philosophie de fait; les raisonnements sont d'un côté, et les actions de l'autre."

Un philosophe inconséquent, J.-J. Rousseau, qui refute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un témoignage précieux. "Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, dit-il, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister... Quel argument contre l'incrédule que la vie d'un chrétien! Y a-t-il une âme à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfants, sa femme concourent tous à l'instruire en l'édifiant! Quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! Quand il verra l'image du ciel dans sa maison; quand une fois le jour il sera forcé de se dire: non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici!"

11 octobre. — En quoi consistent la beauté de l'esprit et la droiture de l'intelligence. —

C'est à honorer Dieu de toute l'étendue du cœur, à admirer les œuvres de sa puissance et de sa sagesse.

A travers les MOTS

FOIE

Le foie se dit, en latin, *jecur*, en grec, *hëpar*, et en sanscrit, *jakrit*. Ces trois mots viennent de la racine *jac* (sacrifier) parce que ce viscère jouait un très grand rôle dans les sacrifices. C'est lui, écrivait H. Lacadet, qui donnait de bons ou de mauvais présages.

Lequel de ces trois termes a donné naissance à notre mot *foie* ?

Si nous suivons la méthode de Ménage, le célèbre étymologiste du dix-huitième siècle, nous ne serions pas embarrassés. On sait avec quelle facilité il fabriquait les étymologies et faisait sortir, par exemple, *haricot* de *jaba* (*féve*).

On a dû dire, selon lui, *faba*, puis *fabarius*, *fabaricotus*, *abricotus*, *aricotus*, et enfin *haricot*.

Bien mieux, au mot *hanneton*, dont il trouve l'origine dans *tabanus* (*taon*) il déclare naïvement qu'on pourrait aussi bien tirer ce mot de *asilus* ou de tout autre terme. En effet, au lieu de *tabanus*, *tavanus*, *tavanettus*, *hanneton*, on pourrait tout aussi facilement établir la filiation suivante: *asinellus*, *asinetto*, *asinettonis*, *asinettone*, *asnetone*, *hanneton*.

Ce n'est pas plus difficile que cela. Le procédé est à la portée de tout le monde. Voici tout le secret :

Vous voulez connaître l'étymologie d'un mot ? Prenez un radical quelconque; ajoutez y des suffixes dont le son soit analogue à celui du mot cherché, retranchez le radical qui n'a servi que d'amorce et le tour est fait. Au fond, *tabanetonus* n'est pas plus mauvais que l'étymologie *alis tomus* donnée gravement par tous les dictionnaires.

Nous pourrions donc, usant de la recette, tirer *foie* de *jecur*, de *hëpar* ou de *jakrit*, à volonté, et dire avec Ménage: *Hëpar*, *hapatis*, *Hëpate*, *Hepa*, *heca*, *feqa*, *jea*, *foye*. Mais on ne manquerait pas de nous lancer les railleries dont Voltaire a si justement ridiculisé les prétendus étymologistes de son époque, et nous l'aurions bien mérité.

Les mots *jecur*, *hëpar* et *jakrit*, ne pouvant donner naissance à *foie*, c'est ailleurs qu'il nous en faut chercher l'origine.

Foie vient de *focus* (*foyer*) dit le dictionnaire de Noël, après Trévoux et Labbé, "d'autant qu'il est le foyer de l'animal, pour cuire les viandes qui sont dans l'estomac, comme dans un pot à cuire". Malheureusement, cette étymologie, toute ingénieuse qu'elle soit, n'est pas possible.

Pour trouver l'étymologie cherchée nous devons pénétrer dans les cuisines de Rome. Les chefs romains (nous voulons dire les vrais cuisiniers, ceux qui respectaient leur art et non les cuisiniers de pacotille) avaient l'habitude de servir le foie farci de figes. Le mets s'appelait *jecur ficatum*. Comme il jouissait d'une grande vogue on l'appela par abréviation *ficatum* en sous-entendant *jecur*. Plus tard, la rapidité de la prononciation fit déplacer l'accent placé sur la syllabe *ca* pour le reporter sur *fi*. Le mot se prononça donc *ficatum*. Or d'après les règles de l'étymologie *ficatum* donne régulièrement *foie*, par suite de la chute de la syllabe *atone* et celle du *c* médial *fi* (*c*) à (*tum*) et le changement de *i* en *oi* comme boire de *bibero*, poil de *pilum*, voisin de *vicinus*, etc.

C'est donc de l'adjectif *ficatum* (apprêté aux figes) qu'est sorti le substantif *foie*, bien qu'il n'y ait entre ces deux mots d'autre rapport que celui d'un morceau de viande avec son condiment. Le grec moderne appelle aussi le foie *sykôtu* qui correspond au mot latin *ficatum*.

À reconnaître l'importance de sa loi, à conserver la crainte de son saint nom, à redouter ses jugements. Cet homme inspiré (David, Ps CXI) ne parle ni des ressorts de la politique, ni du talent de faire fortune, ni des recherches de la science, ni des entreprises de l'ambition, ni des ressources de l'éloquence, ni de l'étude du monde, ni des systèmes de philosophes. Le silence qu'il garde sur toutes ces choses serait étonnant si elles n'entraient dans la notion du bon esprit et de l'intelligence. Ce silence nous apprend donc à

● Lire la suite en page 11

Les ennemis de la FAMILLE

Dans les idées et les moeurs

Conclusion générale. — Tout ce que nous avons dit est profondément douloureux. Toute cela serait à désespérer si ne subsistait encore, heureusement, de nombreuses familles où se conservent dans toute leur pureté les saines conceptions et les vieilles moeurs d'autrefois. Nous aurons l'occasion de dire quelles raisons d'espérer nous donnent ces robustes foyers. Rappelons-le d'un mot, aujourd'hui, afin de ne pas donner à penser que nous ne voyons de la réalité que ses aspects désolants.

Mais il serait d'une mauvaise tactique de se refuser à voir le danger sous prétexte que tout n'est pas encore perdu. Ce n'est point là affaire de sentiment. Il ne s'agit pas de savoir si l'on est optimiste ou pessimiste. Optimiste nous le sommes, de par notre foi même, car nous croyons à la toute-puissante vertu de la grâce de Dieu. Mais nous devons être réalistes. Nous n'avons pas le droit de nous endormir dans une trompeuse sécurité. C'est un devoir de regarder autour de nous, de mesurer les chances de salut mais d'estimer aussi à leur valeur les menaces de ruine. Or il faudrait être volontairement aveugle pour ne pas voir, que la famille de nos jours est dangereusement menacée, soit par les regrettables inconsciences dont elle est victime, soit même par la maladresse de certains de ses défenseurs.

Nous verrons prochainement toute l'étendue de la menace, en essayant de mesurer toute l'étendue de la crise qui la travaille.

Mais devant l'assaut qu'elle a subi de la part d'une Economie qui, hier encore, affectait de l'ignorer; de la part d'une Législation qui semblait s'acharner à faciliter l'oeuvre de ceux qui voulaient la détruire; de la part surtout d'une dépravation progressive des idées et des moeurs qui l'atteint dans toutes ses oeuvres vives et dans toutes ses parties essentielles; devant la menace grandissante que dressent contre elle les progrès d'un individualisme anarchique et destructeur, qui ne semble reculer sur quelques points que pour avancer sur les autres; devant la menace enfin que représentent pour la société tout entière, les ravages que la famille a subis et la possibilité de son effondrement total, il semble qu'on ne peut pas ne pas jeter le cri d'alarme: La Famille est en danger. Au secours de la Famille !

(Rév. Père COULET, dans l'Eglise et le problème de la Famille.)

Le savez-vous ?

On trouvera les réponses
en page 8

1.—Que signifie la locution latine: "Carum deum soboles, magnam Jovis incrementum" ?

2.—Est-ce qu'il y a des diamants de diverses couleurs ?

3.—Quelle quantité d'eau tombe par seconde, sur la terre ?

4.—La foudre tombe-t-elle sur les gratte-ciel ?

5.—D'où vient l'expression: "Donner un suif" ?

6.—Saint Georges, qui est particulièrement vénéré en Angleterre, était-il originaire de ce pays ?

● L'amitié est une association de deux âmes pour le bien.

Frédéric OZANAM

Miettes de L'HISTOIRE

COMMENT FUT FIANCÉ HENRI IV A CINQ ANS

En 1538, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, vint à la cour de France avec son fils (qui fut plus tard Henri IV) âgé de cinq ans. Henri II, charmé de voir ce jeune enfant si éveillé et si résolu le prend entre ses bras et lui dit:

— Voulez-vous être mon fils ?

Le prince lui répondit en son patois: — Ed que es lo pay. (C'est celui-là qui est mon père).

— Hé bien! voulez-vous être mon gendre ?

— O bé (oui bien), dit-il après avoir regardé son père.

C'est ainsi qu'il fut convenu entre les deux rois que le prince Henri épouserait Madame Marguerite de France plus âgée que lui d'environ six mois.

N. B. — Lire à ce sujet l'article en page 4.

VOCABULAIRE

des mots singuliers et pittoresques de l'histoire de France.

BEGARRATS

C'était le nom que l'on donnait à la fin du seizième siècle, en Provence, aux réformés qui suivaient le parti du roi.

Mais d'où vient cette appellation ? Probablement de "Bégards", nom donné aux hérétiques, hommes et femmes, qui s'élevèrent en Allemagne vers la fin du treizième siècle. On les appelait aussi: *Beghards*, *Bégéars*, *Beguins*, *Béguines*. Voici quelle était leur croyance:

"Dans cette vie l'homme peut arriver à un tel degré de perfection qu'il sera complètement à l'abri de tout péché; dès lors il ne fera plus aucun progrès dans la grâce. Car si un homme y avançait toujours, il deviendrait peut-être plus parfait que Jésus-Christ. Alors donc que l'on est arrivé à ce point de perfection, on ne doit plus ni prier ni jeûner. En effet, les appétits des sens sont tellement subjugués par l'esprit et la raison que l'on peut céder sans danger à tous les désirs charnels. De plus, la liberté est là où se trouve l'esprit du Seigneur; or, l'esprit du Seigneur était avec ceux qui atteignant cette perfection des bégards, ils doivent vouloir la liberté; par suite, ils ne sont soumis ni à l'autorité des hommes ni aux commandements de l'Eglise. Dans cette vie, on peut obtenir, aussi bien que dans l'autre, la béatitude finale. Toute intelligence trouve son bonheur en elle-même pour voir Dieu et jouir de lui, l'âme n'a pas besoin de lumière de gloire. L'âme parfaite a excusé les vertus; c'est donc une imperfection que de s'exercer à leur pratique. A l'élevation du corps de Jésus-Christ, l'homme parfait ne doit rendre aucune marque de respect; car ce serait une imperfection que de descendre de la pureté et de la hauteur de sa contemplation pour penser à la passion et à l'humanité de Jésus-Christ ou à l'Eucharistie."

Leur principal règlement était de mendier les choses nécessaires à la vie, afin de pouvoir travailler exclusivement à la propagation de leurs rêveries. A des époques déterminées, ils avaient des réunions, et expliquaient dans leur sens aux ignorants les Saintes Ecritures. Sans garder le célibat ni aucune observance monastique, ils portaient l'habit religieux, de longues robes, de longs capichons, etc. On les a, mais à tort, confondus quelquefois avec les vaudois. Souvent ils se donnaient le nom d'apôtres, et firent surtout des prosélytes parmi les femmes qu'on appelle à cause de cela *béguines*. Ils furent condamnés plusieurs fois par les papes, entre autres par Clément V, au concile général de Vienne (1311), et rudement poursuivis depuis sous le règne de Charles IV de Lorraine et le pontificat d'Urbain V, surtout en 1367 et 1369.

Le savez-vous

Réponses aux questions posées en page 7

1.—La locution latine: "Caradeum soboles, magnum Jovis incrementum", qui est un vers de Virgile (Eglogues, IV, 49), signifie "Race chère des dieux, noble rejeton de Jupiter". Le poète s'adresse à un enfant illustre dont il annonce la naissance; on l'applique au rejeton d'une grande famille.— On ne cite en général que les trois premiers mots.

2.—La plupart des diamants sont blancs, ou plutôt incolores et ont l'aspect d'un pur cristal mais il en est des bleus, des jaunes, des bruns, des roses et même des noirs. Ceux de couleur rose ou b'eu-ôble se trouvent assez fréquemment mais les bleu foncé sont plutôt rares.

3.—Les météorologistes ont calculé la quantité d'eau qui tombe annuellement sur la terre entière, dont la superficie est de 51 milliards d'hectares.

Si cette eau n'était ni absorbée par le sol ni évaporée par le soleil, elle entourerait la terre en une année, d'une couche qui aurait presque un mètre d'épaisseur, et le poids de cette eau tombée atteindrait 464.174.020 millions de tonnes.

Il tombe deux par jour, sur la terre 1.272.000 millions de tonnes d'eau, ce qui fait 883 millions de tonnes par minute, ou près de 15 millions de tonnes par seconde!

4.—La foudre tombe souvent sur les gratte-ciel les plus élevés de New-York, entre autres sur le Chrysler Building et l'Empire State Building. Elle a même certaines fois frappé les deux en même temps. Mais ces édifices gi-

gantesques sont si bien armés contre les foudres qu'ils protègent même les constructions environnantes. Les recherches faites par les ingénieurs de la General Electric Company of Pittsburgh indiquent que la superficie ainsi protégée dépend de la hauteur du gratte-ciel, ou mieux de la hauteur de son paratonnerre ou parafoudre.

5.—Nous devons l'expression "donner un suif" à un usage de la marine. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le Dictionnaire nautique de A. Jal:

"Une préparation dont le suif est la base est étendue sur la partie inférieure d'un navire, qu'elle peut, jusqu'à un certain point, préserver des attaques des vers, et dont elle doit favoriser la marche. Appliquer ce mélange à un bâtiment, c'est lui donner un suif".

De même qu'au propre un suif est une préparation ordonnée par le commandant d'un navire pour lui assurer une meilleure marche, de même au figuré, un suif est une recommandation faite par celui qui a autorité sur un autre, dans le but de le corriger.

On dit aussi, dans le même sens, donner un savon à quelqu'un par suite de quelque usage qui a de la ressemblance avec le cas qui précède.

6.—Saint Georges était natif de la Cappadoce, en Asie-Mineure et fut martyrisé sous l'empereur Dioclétien en l'an 303. Il fut connu en Angleterre à la suite des croisades et c'est le roi Edouard III qui le fit adopter comme patron de l'Angleterre.

AU CATECHISME

— Comment saint Joseph a-t-il appris le massacre des Innocents? — Un petit lutin se lève, et d'un air très convaincu: — Par les lettres de faire part.

AU TRIBUNAL

— Alors vous reconnaissez que c'est vous qui avez réussi à soulever ce coffre-fort?... — Oui, Magistrat, je reconnais que j'ai eu un moment de faiblesse!

LUI AUSSI . . .

"Vous savez, docteur, je suis très nerveuse, c'est ma première opération. — Je vous comprends, madame. Moi aussi".

A propos de TIMBRES

NOUVELLE-ZELANDE

La fameuse statue de "Peter Pan", dans les jardins Kensington, à Londres, illustrera le timbre semi-postal de l'Hygiène que le gouvernement de la Nouvelle-Zélande fait actuellement imprimer à Londres. Il y aura un timbre d'un penny, plus 1-2 penny, gris-vert et chamois, et un timbre de deux pennies, plus un penny, carmin et cannelle.

ITALIE

On apprend, de Londres, que les timbres italiens, émis en 1941 pour commémorer l'Axe Rome-Berlin-Tokio ont été remis en circulation, mais avec l'inscription "Europa liberata. Fine del Nazi Fascismo" et la date "8 mai 1945". Des croix ont été tracées sur les portraits de Hitler et de Mussolini.

Mots pour rire

DANS DIX ANS

Le père à son fils. — Tu n'es qu'un petit mauvais sujet, un va-t-en-lair. Tu te prépares un bel avenir. Si tu continues comme cela, sais-tu où tu seras dans dix ans?

Le fils. — Oui, papa, je le sais.

Le père. — Ah! vraiment, tu le sais. Eh bien où seras-tu?

Le fils. — Au régiment, ce sera l'époque de mon service militaire.

CE QU'IL DEMANDE

— "Pardou, n'auriez-vous pas un dix sous à me donner, Madame?"

— Ce qu'il vous faut, monsieur, ce n'est pas de l'argent, mais de l'esprit.

— Je sais bien, mais je vous demande ce que vous pouvez me donner, madame".

DES PROFITS !

— Bien, est-ce que vos poules vous rapportent quelques profits?

— C'est justement ce que je suis à me demander. Vois-tu: j'ai acheté ces poules pour mon garçon, je paie la nourriture des poules, ma femme achète les oeufs de mon garçon et c'est lui qui les mange.

AU RESTAURANT

Le client. — Dites-moi, garçon, la côtelette que je mange est-elle du veau ou du porc?

Le garçon. — Vous ne le reconnaissez donc pas au goût?

Le client. — Mais non.

Le garçon. — Eh bien alors, qu'est-ce que cela peut vous faire?

AU THEATRE

Un jeune acteur se présente. — Le directeur lui dit: "Vous êtes à remplir le rôle d'un explorateur dans l'Arctique. Allez vous chercher un paletot de fourrure". Quelques instants après l'acteur revient mais sans le paletot. "Mais, lui crie le directeur, ne vous ai-je pas dit de revenir un paletot de fourrure?"

— Je le sais bien, répond l'acteur, mais je n'en ai pas trouvé. Alors j'ai mis deux paletots de sous-vêtements...

AU RESTAURANT

— Garçon, ce morceau de poulet est bien petit?

— J'avoue, Monsieur, mais vous allez remarquer que vous prendrez autant de temps à le manger qu'un gros morceau.

CONSULTATION

Le médecin. — De quoi souffrez-vous?

La vieille dame. — Docteur, j'ai des douleurs dans les bras, et je puis difficilement les lever au-dessus de ma tête; et c'est la même chose pour mes jambes.

C'EST ETONNANT

L'hôte. — Garçon, j'ai attendu plus qu'une heure après vous!

Le garçon. — C'est bien étonnant comme le temps passe vite.

A LA CAMPAGNE

Monsieur. — Comme le ciel est serein!

Lili. — Mais papa, il n'est pas jaune du tout, le ciel, il est tout bleu!

SOLUTION

RECHERCHE

On peut voir trois têtes de garçons dans le feuillage des quatre gros arbres. Trois autres garçons sont sur la rive droite du petit ruisseau et le septième se trouve à la gauche de l'affiche.

DISCRETION

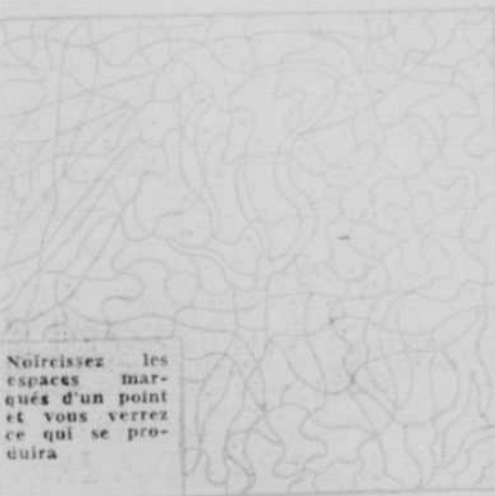
Mimi, qui a 4 ans et est un peu gourmande, passe devant une pâtisserie, la main dans celle de sa maman.

—Maman, dit-elle, est-ce que tu veux bien me payer un gâteau?

—Peut-être, mais il ne faut pas le demander. Une petite fille bien élevée ne demande jamais.

—Eh bien! maman, je ne te le demande pas, je t'y fais penser.

Et notre jeune diplomate a eu son gâteau.



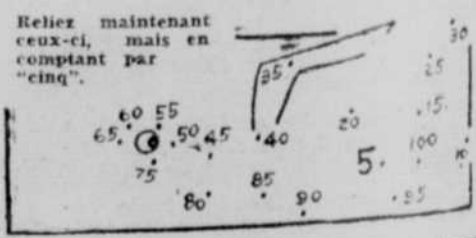
Noircissez les espaces marqués d'un point et vous verrez ce qui se produira



Les habitants de POISSONVILLE font leur promenade quotidienne sur la plage, profitant du beau soleil. Tous ces personnages ignorent cependant que deux chats affamés se cachent dans les environs, attendant l'occasion de se jeter sur eux. Pouvez-vous trouver ces deux chats?



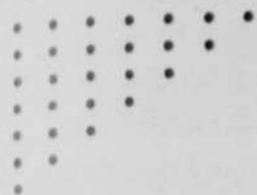
Pour compléter ce dessin, reliez les points par des lignes droites, en comptant par "trois".



Reliez maintenant ceux-ci, mais en comptant par "cinq".

Jeux d'esprit

MOT EN TRIANGLE



— Se rend à Lourdes, c'est certain.
— "Que n'a-t-on trouvé, dit Syl-
vie, celui de longue vie!"
— Mère d'un empereur romain.
— Il est quelquefois volontaire;
— On y vit presque solitaire.
— Pourvu que l'on *** un mo-
ment.
— Cela nous satisfait souvent.
— Une terminaison de verbe.
— Mais de verbe à l'infinif.
— Départemement vraiment superbe.
— On se cache dans un canif.

HOMONYMES

Casimir, pour qu'il soit sage,
Doit quelque paysage
En quelque coin, au bord de l'eau.
Mais il agit trop à la hâte:
Ne peint-il pas une frégate
En cinq ou six coups de pinceau?
Il se peut aussi qu'il assiste,
Prenne part au jeu qui consiste
A pousser, avec des mallets,
Des boules de bois, car, qu'y faire?
C'est bien là le jeu qu'il préfère;
Il y remporte des succès.

METAGRAMME

— Monté sur mon coursier ra-
pide.
Je brave le désert aride.
Et sous la tente, je m'endors.
— Changez ma tête, sur la plage,
Atrabilaire coquillage,
Avec mes pattes, je vous mords.

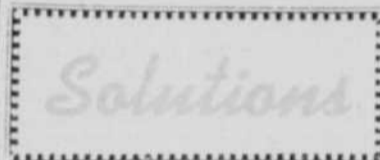
ENIGME

Je suis tout petit, vert et de forme
[un peu ronde,
J'arrive de très loin, tout droit
[chez l'épicier,
Qui, sans aucun remords, va me
[supplicier,
Me rôtir, me broyer. Pour finir, on
[m'inonde
D'eau bouillante et, de tant de
[maux vainqueur,
Mon arôme parfume une brune li-
[queur.
Je suis vaste, bruyant, éclatant de
[lumière.
Parfois aussi mesquin, sombre,
[malpropre, étroit.
Chez moi, on joue, on cause, on lit.
[ou bien on boit!
L'absinthe, le vermouth, le pale-
[ale, la bière.
On vient se reposer, regarder les
[passants,
Ma devise doit être: "Ici l'on perd
[son temps."

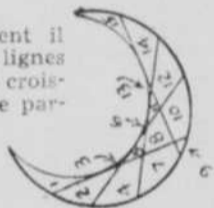
MOT EN LOSANGE



— Dans le mot vindicatif,
— Adjectif démonstratif,
— Ville qu'à revoir j'aspire,
— Pas toujours bonnes à dire,
— Chefs. — Adjectif possessif.
— Bref, dans un superlatif.



Voici comment il
faut tracer les lignes
pour diviser le crois-
sant en quinze parties
inégaies.



Mots croisés

Problème No 445 et solution du No 444

VERTICALEMENT

1. — Combat de lauroux. — 2. — Nar-
suet noir. — 3. — VII sous la terre. —
Trois pattes d'Eider. — 4. — Pronom. —
Terminaison de verbe. — C'est Léon ou
hon. — 5. — Qualité l'hérésie de Nesto-
rius. — 6. — Négation. — A dit que cela
n'existe pas (en deux mots). — Partie
arrière du corps. — 7. — De bas en haut;
ses romans sont d'une obscénité maladroite.
— Commune près de Versailles sur Seine.
8. — Attenda pendant des siècles. — Es-
tendue d'eau. — 9. — Intenter une ac-
tion. — Rivière d'Algérie et du Maroc.
10. — Remaché. — 11. — Rivière qui arro-
se Bagnat. — Pillage d'une ville.

P	E	N	I	T	E	N	C	I	E	R
E	M	A	N	A	T	I	O	N	S	
R	E	P	U	G	N	A	N	T	E	S
S	U	S	E	A	D	E	A			
E	A	I	R	U	R	A	L			
C	A	R	T	E	R	I	I			
U	T	E	Q	U	A	T	E			
T	A	S	U	I	E	U	R			
I	R	C	I	N	E	S	R			
O	R	B	I	T	E	S	E	P	I	
N	E	G	R	E	S	S	E	S	L	

HORIZONTALEMENT

1. — Recherche hésitante. — 2. — Sub-
division de la classe des araignées. 3. —
Roi de marionnettes. — Dans le ciel. —
4. — Qui raccommode grossièrement. 5. —
Île de France, près de Rochefort. — Four
faire un mari. — 6. — Pronom. — Céré-
monies religieuses. — Deux jumelles. —
7. — Où les clés travaillent sous un
maître. — Auberge britannique. — 8. —
Vente aux enchères. — Pronom. — 9. —
Une d'elles ne fait pas le printemps. —
10. — Deux voyelles. — Patrie de Lazare
Carnot. — 11. — Instruments de chirurgie.

MOTS CROISSANTS

R
O R
R O I
R O T I
S O R T I
T R I O N S
M I T R O N S
T R I M I O N S
M I N O T I E R S
M I N O T E R I E S

DEVINETTE

— S'enfermer dans une glacière.

ENIGME

La foi, le foie.

MOTS EN CARRE

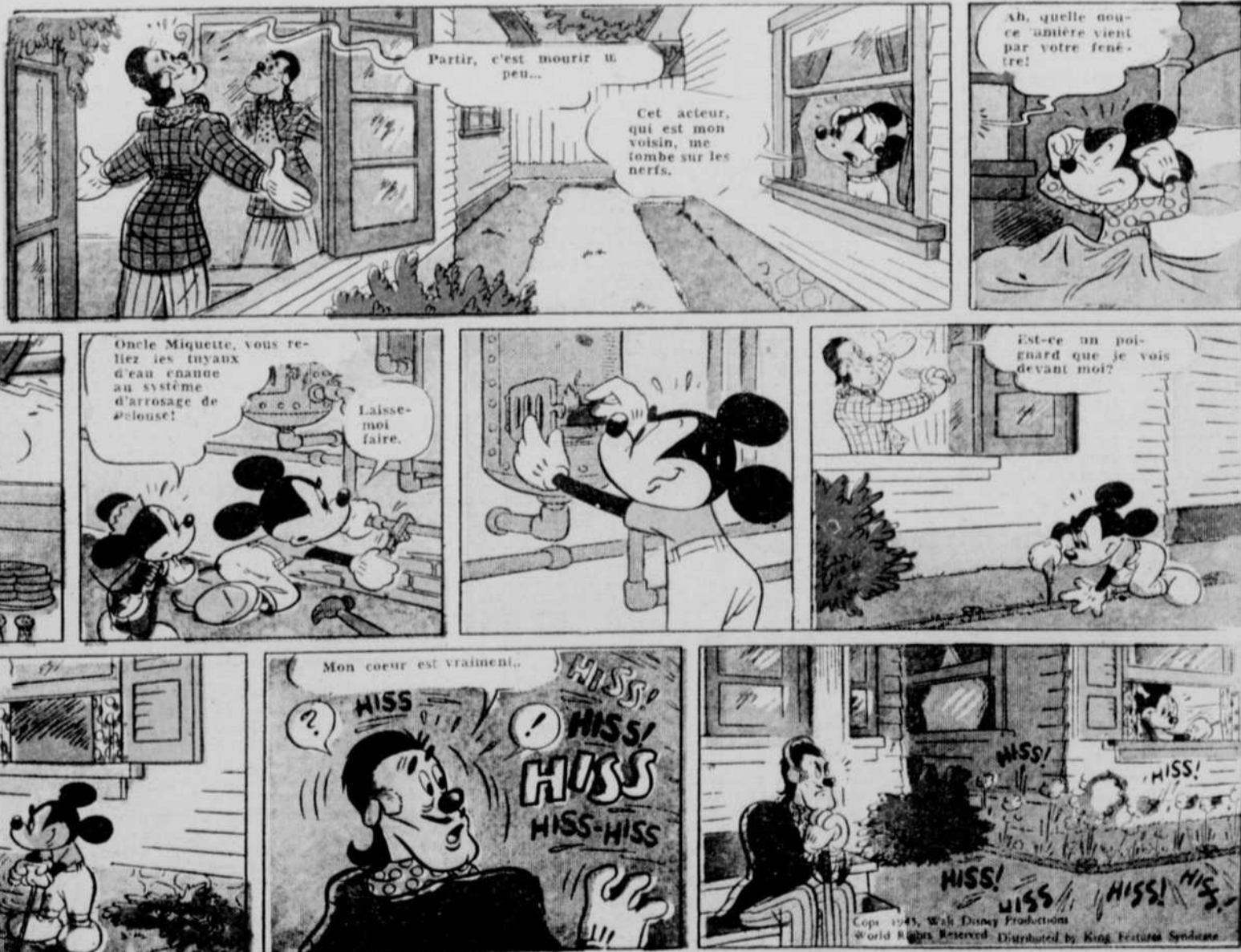
M A R I N
A G I L E
R I C I N
I L I O N
N E N N I

ANAGRAMME

Orneau. Moreau.

LA SOURIS MIQUETTE

par
Walt Disney





Montréal envahi par l'ambrosie

RADIO-ZOOLOGIE

Le rôle du zoologiste au Jardin zoologique

Par l'abbé R. DOLBEC

Le magnifique campagne des Jeunes Naturalistes

Surtout qu'on ne lise pas "ambrosie" au lieu d'"ambrosie", si les deux noms se ressemblent, une différence noire sépare les deux choses; les Montréalais ne se plaindraient pas d'être noyés dans l'ambrosie (surtout dans une période de restrictions), dont les anciens disaient qu'elle était neuf fois plus douce que le miel, mais ils ont à se plaindre, par exemple, d'être envahis par l'ambrosie, *ambrosia artemisiifolia*, qui est le nom d'une vulgaire plante nuisible appelée petite herbe à poux. Pourquoi herbe à poux? Je ne saurais le dire puisque cette malfaisante donne à tant de malheureux ce que l'on appelle la fièvre ou le rhume des foins, faux rhume sans doute mais qui n'est pas loin d'être classé parmi les calamités par ceux qui en souffrent.

Les gens qui n'ont jamais souffert de la fièvre des foins ou plutôt d'ambrosie et qui n'ont jamais vu de ces cas chez leurs proches sont portés à sourire quand de pauvres enrhumés tout larmoyants, essaient de leur expliquer leur impuissance à se défendre efficacement du pollen envahisseur des nuqueuses et des yeux.

Mais c'est un fait certain que le nombre des cas de fièvre des foins augmente chaque année et quand on pense que même de jeunes enfants en sont atteints, il n'y a pas de quoi badiner.

Ce n'est pas la première fois que nous rappelons ici même que Montréal est l'endroit le plus abondamment pourvu de mauvaises herbes de toute la province. De savantes expériences, entreprises sous la direction du botaniste Elzéar Campagna, professeur à l'École supérieure d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et attaché au Service de la protection des plantes du ministère de l'Agriculture à Québec, ont démontré que des quantités de grains de pollen atteignent des sommets de 2,640 par verge cube d'air au cœur même de notre ville. Toujours d'après les mêmes expériences, on a constaté que la région où se trouve à peu près la plus forte concentration de mauvaises herbes, soit Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ne comptait que 117 grains de pollen par verge cube d'air, donc 22 fois moins qu'à Montréal.

L'herbe à poux croît à l'aise dans tous les terrains incultes et ensoleillés et l'on dirait que plus le terrain est mauvais, même recouvert de cendres, plus elle est abondante. Elle pousse même tout le long des rues de la métropole, là où aucun gazon n'est entretenu.

Montréal possède pourtant un beau règlement, le 1622, concernant les plantes nuisibles. Après avoir défini le mot "nuisance" par rapport aux plantes, ce règlement, dans son article 3, stipule: Lorsqu'il existera une nuisance de cette nature, tout contribuable, constable ou officier du service de santé qui la constatera, ainsi que toute personne lésée, peut faire une plainte à cet effet au service de santé. L'article 4 se lit comme suit: Sur réception d'une telle plainte, le service de santé doit, par un de ses officiers, faire la visite des lieux et procéder à une enquête et, si nécessaire, donner un avis écrit au propriétaire de l'immeuble, lui enjoignant, dans un délai déterminé, d'extirper et de détruire les mauvaises herbes.

Cependant, dans le cas où les travaux nécessaires à cette fin entraînent une dépense de moins de vingt-cinq dollars, l'avis ci-dessus mentionné peut être donné indifféremment au propriétaire, au locataire ou à l'occupant de l'immeuble concerné.

Quant au mot "nuisance", il vaut la peine de relire sa définition: Tout acte ou omission qui peut mettre en danger la vie, la sécurité, la santé, la propreté ou le confort du public ou d'un individu ou de plusieurs individus, ou par lequel le public ou un individu ou plusieurs individus sont gênés dans l'exercice ou la jouissance d'un droit commun à tous les sujets de Sa Majesté.

Avec un si beau règlement, si compréhensif et si protecteur, comment se fait-il que notre île est de plus en plus envahie par l'herbe à poux et que se multiplient naturellement les cas de fièvre des foins? C'est le secret des dieux, de la pollinisation ou... de l'ignorance. On ne connaît pas, donc on ne peut pas reconnaître la terrible ambrosie, alors on la laisse croître à son gré. Facilement, la majorité de nos gens feraient comme cet étalagiste qui, dans une montre de pharmacie, s'il vous plaît, voulant sans doute compléter par un bouquet, c'est le cas de le dire, un bel étalage de médicaments contre la fièvre des foins ou d'ambrosie, a mis dans le coin de la vitrine une belle boîte de foin!

Depuis assez longtemps déjà, on parlait, à Montréal, de faire comme en Gaspésie, d'exécuter l'éradication de l'herbe à poux! Mais les projets restaient dans l'air, comme le pollen...

Cette année, le chef du secrétariat de la Société canadienne d'Histoire naturelle, Marcelle Gauvreau, qui est en même temps la fondatrice de l'Éveil, a trouvé que la période des phrases ou de la phraséologie, comme on voudra, avait assez duré et que le temps de l'action était arrivé. En conséquence, elle a d'abord mobilisé les membres de la Commission des Cercles des Jeunes Naturalistes qui se sont mis avec un entrain vraiment remarquable à la destruction de la plante néfaste.

Soulignons ici la belle et féconde collaboration des maîtres, des maîtresses, tant laïques que religieux, qui ont organisé avec leurs élèves des randonnées à travers la ville pour faire la chasse à l'herbe à poux.

Les enfants des terrains de jeux, sous la direction de leurs moniteurs sont aussi entrés dans la campagne, mettant leur travail et leurs efforts au profit de la communauté des Montréalais.

Dès les premiers jours, les enfants du terrain des Saints-Martyrs-Canadiens, à Ahuntsic, récoltèrent environ 2,000 livres d'herbe à poux! Ahuntsic, si cher au cœur de ses résidents qui savent vanter ses charmes à l'occasion, n'en renferme pas moins dans son sein (comme tous les autres quartiers de Montréal d'ailleurs) une quantité effroyable d'herbe à poux. Après cela, fiez-vous à la propagande...

Le long de la rue de La Salle seulement, à Maisonneuve, une vingtaine d'élèves, en trois heures et demie de travail, ont récolté 345 livres d'herbe à poux. Et c'est ainsi à peu près partout sur l'île métropolitaine. Personne ne peut nier que Montréal soit envahi par l'ambrosie.

A certains terrains de jeu, on met

Si le jardin Zoologique est réellement, comme on vous l'a dit dans une causerie antérieure, une école, il ne fait pas de doute que c'est une école de zoologie. Le zoologiste, qui s'occupe spécialement de l'étude des êtres vivants du règne animal, est normalement mis à contribution dans l'organisation et l'entretien du Jardin Zoologique. Son rôle peut se résumer à deux fonctions principales: 1.—La classification des animaux. 2.—La reconstitution, dans les cadres du jardin, du milieu ordinaire où les animaux vivent dans la nature. Bien entendu on fait appel aux services du zoologiste au jardin dans bien des circonstances, mais ce sont là ses deux fonctions principales.

Les questions qui vous viennent à l'esprit lorsque vous vous trouvez en face d'un animal au Jardin Zoologique, ne sont-elles pas les suivantes: quel est cet animal? d'où vient-il, et quel est son importance économique? C'est au zoologiste que vous devez les réponses à ces questions; il les a préparées pour vous, à l'avance, et vous les présente sous la forme d'une pancarte affichée près de chaque enclos du Jardin Zoologique. Cette pancarte, rédigée en un style concis, est en quelque sorte une carte d'identité sur laquelle vous trouverez l'état civil ou le signalement complet de l'animal qui vous intéresse.

Je ne vous apprend rien en vous disant, qu'en zoologie, il existe un service d'identité, qui n'est autre qu'un système de classification, basé sur les degrés de ressemblance ou de dissemblance entre les divers animaux. La classification zoologique permet au zoologiste lui-même de se retrouver dans le monde animal qui compte quelque huit cent cinquante mille espèces.

Il va sans dire que le système de classification zoologique n'est abordable que par le spécialiste qui, cependant, doit, pour l'utilité et l'intérêt du public, simplifier et faciliter son code lorsqu'il s'agit de lui présenter un animal.

Pour fixer les idées signalons un cas concret, celui de l'aigle à la tête blanche. Cet oiseau, dont on trouve des spécimens au Jardin, appartient, d'après les cartes du Zoologiste: à l'embranchement des cordés, à la classe des oiseaux, à l'ordre des falconiformes, à la famille des accipitridés, au genre *Haliaeetus* et à l'espèce *leucocephalus*.

Pour le service d'identité ordinaire et pour le public, le signalement de cet animal se fera comme suit: *Haliaeetus leucocephalus*, c'est-à-dire qu'on ne donnera que les noms de genre et d'espèces.

L'herbe arrachée en tas et l'on fait des feux de joie. A quand le jour où l'on verra les dernières lueurs du dernier feu de la dernière boîte d'herbe à poux? Parce que cette tâche gigantesque de vouloir débarrasser l'île montréalaise de l'occupation ennemie, ne peut se faire en une seule année. Souhaitons que la protagoniste du mouvement, Mlle Gauvreau, et ses équipes volontaires d'ouvrières et d'ouvriers, ne perdent pas patience ni courage et leur mémoire restera en bénédiction parmi la foule de malheureux qui seront enfin, il faut l'espérer, délivrés de la détestable fièvre des foins.

Germaine BERNIER.

Ce système, généralisé par le naturaliste Linné, est semblable au système employé pour identifier les hommes: en effet, chez les êtres humains on utilise deux noms pour désigner un individu: son nom de famille et son nom de baptême. Ce système appelé "nomenclature binominale" identifie l'animal, mais comme pour tout état civil, l'identité seule ne suffit pas, il faut y ajouter des données telles que: le lieu de naissance, la nationalité et l'état de vie; de même le zoologiste complètera l'identification par: l'habitat, la répartition géographique et les habitudes de vie ou éthologie.

Ceci m'amène à parler de la deuxième fonction du zoologiste celle de reconstituer, pour les animaux du jardin, des milieux vitaux qui se rapprochent autant que faire se peut, des milieux naturels.

En effet, identifier les animaux est nécessaire mais il faut aussi les conserver en bonne santé.

Or tout être vivant est en relation étroite avec le milieu où il vit puisqu'il y puise l'air qu'il respire, la nourriture qu'il absorbe.

En faisant appel aux notions que nous avons mentionnées, et principalement à l'éthologie, le zoologiste parvient à créer pour chaque espèce animale du Jardin Zoologique de Québec, un milieu qui lui convienne et qui compense pour la liberté perdue.

C'est ainsi qu'il fournit un bassin rempli d'eau à l'ours blanc qui y prend ses ébats, un abri à l'ours brun pour y dormir son sommeil hivernal. Le chevreuil, de son côté, pourra gambader dans un large enclos et le castor se construire une hutte à son goût.

Sir Oswald

Par Paul RAINVILLE

D'où lui vient ce titre bien significatif? J'ai essayé vainement de le retracer. D'aucuns disent qu'il fut découvert spontanément de par la faveur populaire, lorsque, durant des années, il fit l'ébahissement des foules au petit parc de Montmorency, dont il était le centre d'attraction. D'autres prétendent qu'il n'a été baptisé de ce nom ostentatoire, que lorsque le "Quebec Power" le céda au Jardin Zoologique de Québec, en 1931, et que ce serait un personnage influent de la Société Zoologique, esprit fin et caustique, qui l'aurait ainsi nommé, en contemplant sa corpulence énorme et son faciès phlegmatique.

Au fait, son acte de naissance importe peu, et beaucoup moins que son incontestable personnalité. Durant plus de dix ans, il fut le souverain du troupeau de Charlesbourg, et ce ruminant d'apparence si paisible vous faisait cependant bondir de trois pieds en arrière, lors qu'il venait s'appuyer d'un petit bond, sur la garde en bois d'un pied de diamètre, qui le protégeait contre la clôture de broche de son enclos. Les pieux et les poteaux en craquaient!

Les savants mammalogistes le classent dans la famille des "Bovidae" du genre "Bison bison bison" ainsi désigné par Linné, sous le nom de "Bison des

● Lire la suite en page 11

Dimanche, 7 octobre 1945

LES JEUNES NATURALISTES

(Suite de la page 10)

plains", et pour le distinguer de son cousin "Bison bison Athabascæ" Rhoads. Bison des bois, individu plus grand, au pelage plus sombre, que l'on ne retrouve plus que dans le grand nord, près du fleuve Mackenzie, où encore un troupeau dans des conditions essentiellement primitives.

Les anciens, aux temps antiques, désignaient le "Bœuf à crinière de Lion", désignation aussi poétique que réaliste. Sénèque, Plin, Martial et Albius Tibullus le mentionnent dans leurs œuvres, et on le rencontre encore dans la légende gothique des Nibelungen sous le nom de Wisent ou Wisent. Les romanciers et les artistes s'en sont inspirés. Souvenons-nous de "Quo Vadis" et de cette scène où la jeune esclave nue est attachée aux cornes de l'Auroch lancé dans Parène : sujet qui a tenté le pinceau de plus d'un peintre.

Il y a trois siècles, les troupeaux tenus de ces Aurochs américains se composaient d'environ cinquante millions d'individus, dont les plus grands atteignaient jusqu'à près de douze pieds de long, sept pieds de hauteur à la bosse, cette bosse à la chair recherchée, et un poids d'une tonne. "Sir Oswald" pesait 1,800 livres et mesurait près de onze pieds de long quand on l'abattit, en novembre 1941.

Hélas oui! On dut l'abattre, afin de pouvoir le faire revivre... Après avoir fait l'admiration des foules au Jardin, pendant dix ans, un jour l'on constata, avec à regret, son inutilité reproductive; sans être atteint de sénilité, il n'engendrait plus que des femelles, ce qui, pour un troupeau aussi rare et aussi précieux que le "Bison bison" était un handicap considérable. Le Directeur du Musée de Québec le considérait d'un œil envieux, possesseur et honteux, depuis assez longtemps, sachant fort bien que "Sir Oswald" pourrait continuer au Musée son rôle d'attraction extraordinaire exercé pendant près de vingt ans, au Kent et à Charlebourg.

Il avait la vie dure... et malgré deux balles de 303 dans la cervelle et une saignée au cœur, il lutta pendant plus d'une demi-heure avant d'expirer. Aujourd'hui, non seulement "Sir Oswald" re vit au Musée, les beaux jours d'autrefois, mais son squelette même monté et exhibé à côté de sa personne, constitue un spécimen d'étude très attrayant.

En regardant son œil humide et doux, son poil formidable, sa bosse énorme et sa puissante crinière froncée on peut se figurer ce que fut autrefois, dans les immenses plaines d'Amérique, cet Auroch-légendaire, source vitale pour les Indiens, qui vivaient de lui et par lui. Toute l'économie de la tribu, et même son folk-lore, s'établissait sur ces milliers et ces millions de "Sir Oswald". Sa chair et sa peau étaient la subsistance même des Indiens qui, graduellement, à mesure que s'avancèrent vers l'ouest, la marche irrésistible de notre civilisation, disparaurent presque, en même temps que disparaissait leur principale source d'alimentation: le Buffalo.

Mais les sentiers creusés dans le sol des plaines par les pérégrinations pédestres des innombrables troupeaux, servirent pour le tracé des routes, et même de chemins de fer s'élançant vers l'ouest, à la conquête des Rocheuses et du Pacifique. Pour le plus grand mal du Bison qui, en 1870, ne comptait plus que cinq à six millions de têtes. Nombre encore respectable, que ne respectèrent pas les blancs cependant. On organisa des chasses commerciales monstrueuses, on tua la bête par milliers, inutilement parfois, mais surtout, pour son pelage splendide qui faisait l'orgueil de nos pères. Rappelons-nous ces équipages magnifiques des "Tandem-clubs" du siècle dernier, alors que, par les beaux dimanches d'hiver, on pouvait voir des douzaines et des douzaines de carrioles et de traîneaux reluisants, se réunir au rond-point, avant de s'ébranler au son joyeux des grelots secoués par des purlans nerveux, vers le Kent, vers Loterie ou Saint-Augustin. Les belles robes de bison réchauffaient nos éléments d'alors, qui se tassaient, heureuses et frissonnantes, dans la fine voiture, pendant qu'à l'arrière, la large peau touffue et lustrée, tombait en

L'importance de la numismatique en Argentine

La numismatique, soit la science qui s'occupe de l'étude des monnaies et des médailles dans tous leurs aspects, est sans doute un précieux auxiliaire de l'histoire, non seulement par les données qu'elle fournit quant aux époques où elles ont été frappées, mais aussi par leur caractère documentaire et artistique. Les hommes érudits qui ont approfondi cette matière sont nombreux.

En Argentine, il y a de riches collections officielles et privées qui, par leur importance, sont de véritables trésors. La Numismatique a été inaugurée à

La III^{ème} Exposition argentine de Buenos-Aires, le 11 juin, par l'Institut argentin de Numismatique et d'Antiquités, dont le président est M. Remulo Zabala.

L'exposition n'a seulement pas éveillé l'intérêt des collectionneurs et des étudiants qui se livrent à cette sorte de culture, mais aussi d'un grand nombre de personnes de la capitale fédérale, qui est singulièrement intéressée à toutes ces activités.

Les 45 vitrines exposées nous parlent de l'effort réalisé dans la sélection des magnifiques pièces.

Le buste en bronze de Bernardino Rivadavia — choisi parmi les grands de l'histoire nationale — présidait l'exposition. Il fut l'initiateur de la numismatique en Argentine, avec la collection acquise, en 1823, à M. Dufresne de Saint-Léon, par le Musée Public. Cette collection avait été réunie par le Père Casone, gardien du Cabinet de Médailles du Vatican, et formée, avec les doubles exemplaires, qu'il achetait aux revendeurs. C'est ainsi qu'avec des acquisitions successives et des donations, 6,000 exemplaires ont été réunis. La Section de Numismatique au Musée des Sciences Naturelles "Bernardino Rivadavia" possède de nos jours, plus de 15,000 pièces-médailles et monnaies — sans compter les doubles exemplaires.

Occupant des places d'honneur, se trouvaient aussi l'effigie des trois premiers présidents de la Commission de l'Histoire et la Numismatique; Bartolomé Mitre, Enrique Pena et José Marcé del Pont et de M. Alejandro Rossa, un enthousiaste propulseur de cette science; vis-à-vis, se trouvaient aussi les tableaux de l'Institut de la Numismatique et des Antiquités de Buenos-Aires, réalisés par M. Aurelio Prado y Rojas.

Le Musée argentin des Sciences Naturelles a prêté neuf tableaux de la collection acquise par le président Rivadavia et M. José Marcé del Pont, une série de médailles appartenant à illustre personnage. D'autres institutions officielles ont porté leur contribution efficace à l'exposition. La présentation faite par le Musée Historique National a attiré un public nombreux. Il s'agissait des décorations appartenant aux héros de l'Indépendance, qu'ils portaient à leurs uniformes. Le Musée Mitre a exposé un ensemble de pièces uniques, parmi lesquelles il faut mentionner l'Ordre du Soleil de San Martin et la médaille que la Franc-Maçonnerie de Bruxelles a donné au Libérateur; la grande croix de brillants octroyée par le Brésil à Mitre, général en chef de l'armée de la Triple-Alliance; la médaille d'or de la bataille d'Ayohuma et celle qui fut frappée en France pour commémorer l'expédition aux Iles Malouines. L'Académie Nationale de l'Histoire présenta les médailles frappées par la Commission de la Numismatique, ainsi que les sceaux originaux de quelques monnaies anciennes argentines et

courbe gracieuse, tranchant de son pelage fauve et roux, sur le rutillement de la neige.

Ces beaux jours sont passés, hélas! et avec eux, le buffalo, ou presque... car, grâce à une sage politique de conservation "Sir Oswald" qui ne comptait plus que huit cents individus de son espèce, en 1895, a revendiqué un peu ses droits. Il est devenu le personnage important, précieux, presque officiel, que l'on conserve jalousement, dans des Parcs Nationaux, où l'on en compte maintenant plusieurs milliers, dans les parcs d'acclimation, comme au Jardin Zoologique de Québec et... dans les Musées où, quand il meurt, on le fait revivre.

celui du Consulat Royal de Buenos-Aires.

Il faut mentionner spécialement la contribution des collectionneurs particuliers, qui ont démontré un intérêt très grand pour cette science auxiliaire de l'histoire, sans penser aux sacrifices qu'elle impose. Dans une place à part on y a exhibé l'Enseigne du Patriotisme donnée par San Martin en 1822, à Mme Maria Josefa Arenales. La décoration était accompagnée du diplôme correspondant, portant la signature autographe du général. Le tout, appartient à M. Oliverio Girondo.

La collection présentée par M. Roméo-J. Pardo est aussi précieuse: 300 onces hispano-américaines d'or, classées en monarchies, vice-royauté, et territoires, depuis Philippe V jusqu'à Fernand VII. M. Pardo y a exposé, aussi, une vitrine, singulièrement sympathique, totalement consacrée aux prix des écoliers argentins. M. Hector Hamonet y exhibait des décorations américaines. M. André Stevenin, des médailles paraguayennes de la guerre; M. Alojando Fitte, des exemplaires typiques d'onces de l'Amérique espagnole, distribuées dans un coffre curieux; M. Bolisario Otamendi, des médailles de Sarmineto; M. Juan Angel Farini (hijo), trois vitrines de la numismatique médicale; M. Tomas-J. Allendo, une collection de Cordoba, exclusivement; M. Humberto-J. Burzio, les splendides séries de la marine argentine, navigation marine marchande, ainsi que de Christobal Colon, et, dans une vitrine à part, ses 500 pièces différentes de la Zeca Imperial de Potosi; M. José Miguel, des médailles se rapportant à San Martin; aux moyens de locomotion et à l'aviation, en trois vitrines; M. Julio Marc, ses riches médailles commémoratives du serment au nouveau roi; M. Francisco L. Romay, des insignes et des prix à la police et aux pompiers.

Il faut aussi mentionner par son intérêt tout spécial, la collection présentée par M. Miguel Vidal Parés, qui montre l'évolution de la monnaie espagnole au cours de 2,000 ans, ainsi qu'un ensemble considérable de livres anciens et modernes sur la numismatique; celle de Rodolfo A. Fitte, modèle en son genre, avec sa classification scientifique de la monnaie argentine, depuis l'époque du vice-royaume jusqu'à nos jours, contenant de minutieux commentaires et la vitrine où l'on présente au public, pour la première fois, l'exemplaire unique connu du quart d'once argentine, frappée en 1813, qui fut présentée par M. Jorge A. Bothlingk. Il exposa aussi un demi argentin de l'année 1881, très rare et un huitième d'once de 1815, appartenant à Mlle Elisa Pona. On sait qu'il n'y a que deux exemplaires de cette pièce dans les collections.

Ce commentaire n'a seulement pas le but de marquer les mérites essentiels de l'exposition dont il s'agit. Il porte à la connaissance publique, le développement et l'importance que la numismatique a atteint en Argentine, non seulement par le nombre de pièces des différentes collections mais surtout par leur valeur historique.

LA TECHNIQUE DU "MULBERRY"

La technique que les Anglais ont adoptée pour construire le port "Mulberry" sert maintenant à construire les maisons à Eastcote, Angleterre. Le "Daily Telegraph" nous rapporte que l'on vient de terminer la construction de deux maisons "mulberry" en béton cellulaire et en brique. Cette méthode est très avantageuse; le travail est plus vite et nécessite moins de main-d'œuvre spécialisée.

LA GUERRE AUX MITES

Le Conseil de Shoreditch, circonscription de Londres, offre à ses citoyens les services d'un appareil désinfectant à vapeur afin de leur aider à préserver des ravages des mites ce qui reste de leurs habits et effets, déjà bien usés pendant les années de rationnement. Il offre aussi à louer des vaporisateurs antimites.

REFLEXIONS CHRETIENNES

(suite de la page 7)

rectifier nos idées sur celles de l'esprit de Dieu qui guidait la plume de ce Roi-Prophète. Mais qu'en devons-nous conclure sinon que l'intelligence vraiment droite est très rare parmi les hommes, et qu'elle ne se trouve que dans la société des saints.

(Pe Père BERTHIER, sur le Ps CXI).

12 octobre. — Bel exemple de zèle de confiance et de douleur intérieure sur ses fautes. —

"Pourrions-nous rester oisifs, disait saint Isidore de Scète, ou même nous ménager lorsque nous considérons ce que le Fils de Dieu a fait pour nous? Quand bien même mon corps serait la proie des flammes, et que mes cendres seraient jetées au vent, tout cela devrait encore être regardé comme rien." "Etait-il tenté de désespoir, il disait au démon: Dussai-je être damné, tu seras encore plus bas que moi en enfer. Dussai-je être précipité dans un malheur éternel; non, jamais je ne cesserais de servir mon Dieu". Il chassait les pensées d'orgueil en se disant à lui-même: "Suis-je tel que l'abbé Antoine, tel que l'abbé Pambo, tel que les autres pères qui ont été si agréables à Dieu?" Un frère le trouvant baigné de larmes lui demanda pourquoi il pleurait. "Je pleure mes péchés dit-il; n'eussions-nous offensé Dieu qu'une fois nous n'aurions point assez de larmes pour pleurer un si grand malheur".

(GODESCARD, Vie de saint Isidore.)

13 octobre. — Pourquoi remarque-t-on si peu d'amis entre les gens de bien.

Je crois qu'ils aiment tout le monde en Dieu, qu'ils sont prêts à obliger tout le monde à cause de Dieu; mais qu'ils fassent choix d'amis particuliers, qu'ils se lient intimement avec ceux qui courent avec eux au terme de la perfection. Cela est très rare. Je ne puis pas bien en rendre la raison; beaucoup de causes peuvent y contribuer. Tantôt ils craignent de partager leur cœur entre Dieu et les hommes; tantôt ils font choix d'une retraite austère qui les sépare de tout commerce avec les autres hommes; tantôt ils craignent de se terminer entre ceux qu'ils estiment d'ailleurs à cause de leur vertu; ils ne savent pas assez quel est le degré de leur confiance et quel profit ils pourraient retirer de ce commerce pour s'avancer dans les voies de Dieu. Quand il s'agit de personnes de différent sexe, la chose est trop délicate, et la vertu tremble dans ces circonstances au seul mot d'amitié. On a toutes les raisons du monde, en apparence, d'aimer une sainte personne que son âge, son bon esprit, sa retenue, sa pudeur, son progrès dans les voies de l'raison, rendent respectable; mais on est toujours faible et on redoute jusqu'aux inquiétudes qu'entraîne une telle amitié. On y renonce, ou on la borne à des devoirs généraux, qui ne sont que de l'honnêteté, et non de l'amitié. Il arrive donc souvent ainsi qu'un homme de bien n'a point d'amis; mais il se console dans le sein de Dieu; et comme il lui est ordonné d'aimer Dieu sans partage tandis qu'il ne lui est point ordonné d'aimer des amis particuliers, il passe dans la vie future n'aimant que Dieu aimant tous les hommes, et n'en aimant aucun de cet amour qu'on appelle amitié. Je voudrais de tout mon cœur avoir trouvé deux hommes de bien qui fussent entièrement amis et qui n'en fussent que plus saints. Je n'ai jamais joué de ce beau spectacle; il faudrait remonter jusqu'à saint Basile et saint Grégoire de Nazianze pour le trouver.

(Le Père BERTHIER, sur le Ps XXX).

LA CONSTRUCTION AU PAYS RUSSE

Les organisations de construction russes ont demandé au Royaume-Uni des films, des plans et des publications illustrant comment les maisons de différents modèles sont construites en Grande-Bretagne. Les experts et les techniciens russes assisteront à une représentation filmée des édifices de Grande-Bretagne. Le "Financial News" nous rapporte que bon nombre méthodes anglaises seront employées par les Soviets dans le travail de reconstruction.

CHAPITRE II

Le sabre de sir Richard Flood

Il trempa la plume dans le sang qui coulait de sa blessure, et signa.

Von Keppel, fidèle à sa promesse, l'imita. Mais Franklin se récusait.

—J'honorerais aussi bien ma signature si elle est écrite à l'encre, dit-il. J'aurais peut-être besoin de tout mon sang.

Glen signa à son tour, puis Pietro et José, et le document fut complet.

Glen sécha les signatures, sans se douter que toute la scène avait été soigneusement observée par la porte entrouverte.

—Ainsi, c'est l'Anglais qui s'est manifesté le premier, dit Manson, s'éloignant de son poste d'observation. Ce garçon me plaît. Ainsi que l'Américain, l'Allemand et le Norvégien. Pour les deux autres, je ne sais pas trop...

Il était plongé dans ses pensées. Il avisa une trompette, et bientôt un appel convenu rassembla les jeunes gens dans le hall.

Puis Manson, toujours silencieux et attentif, leur fit visiter la vaste demeure et tout le domaine. Enfin, de retour dans le hall où l'on avait pendu le portrait de sir Richard Flood, il leur ré-

véla le montant de la fortune du défunt.

—Soyez assurés, dit-il, que pendant votre séjour en Afrique, votre héritage sera en de bonnes mains. Tout a été prévu pour l'administration du domaine et des capitaux de mon maître. Mais j'ai pris une autre décision.

Il se tut un moment.
—Je suis las de cette vie monotone, reprit-il. Je vais partir avec vous. Il me sera ainsi plus facile de voir comment vous vous comportez.

Il hésita un moment, puis ajouta:

—Mon maître souhaitait vous offrir à tous un souvenir de cette maison. Vous êtes autorisés à vous promener dans les différentes pièces, afin de faire votre choix. Prenez un objet que vous laisserez ici, ou, s'il n'est pas trop encombrant, que vous pourrez même emporter avec vous. Vous êtes libre d'employer le reste de la journée à votre gré. Soyez tous ici à 8 heures pour dîner. Demain, nous partirons pour l'Afrique. C'est tout.

Il se leva, jeta un dernier regard vers les jeunes gens et s'éloigna rapidement.

Le soleil d'une belle matinée tombait en nappes dorées par les hautes fenêtres, invitant les six jeunes gens à la promenade.

—Si on se baignait, proposa Franklin. Et, ensuite, nous viendrons choisir notre souvenir.

—D'accord!

Glen, très animé, était déjà à la porte, et quelques minutes après les six jeunes gens se précipitaient joyeuse-



GRAND ROMAN D'AVENTURES, PAR DRAYCOT DELL

ment dans le parc, avec des serviettes éponge et des maillots de bain.

Sir Richard Flood n'avait rien négligé. Quelques instants plus tard, dans une petite crique qui se trouvait presque à la limite de la propriété, les jeunes gens se déshabillèrent pour se baigner, sans se douter de ce qui se passait tout près d'eux.

Manson avait voulu leur épargner ce douloureux moment. Nul ne vit les larmes qui brillèrent dans les yeux du fidèle serviteur lorsque Dick Flood fut couché dans sa demeure dernière.

Quant à Glen Harding, tandis que, debout dans le flot tiède, il regardait le soleil matinal sur la mer, et un steamer qui entraînait en rade de Southampton, il vivait les plus belles minutes de sa vie.

La veille au soir, il avait, avec Rolf et Siegfried, parlé longuement des jours cruels qu'il était maintenant décidé à oublier. Leurs histoires se ressemblaient.

Le soleil dorait le visage de Glen, et il lui semblait que le passé s'évanouissait à jamais, tandis qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant lui.

Son beau-père ne le traiterait plus de bon à rien. Son goût profond de l'action et du commandement ne serait plus considéré comme de l'orgueil et de la violence.

Tandis qu'il réfléchissait, il s'étonnait que des garçons tels que Siegfried ou Rolf aient pu être si sévèrement jugés par ceux qui les avaient envoyés dans ces maisons de correction dont Richard Flood venait de les sortir.

Siegfried était orphelin, Rolf Hansen, à la suite d'une bataille qu'il n'avait pas déclenchée, avait grièvement blessé un de ses camarades. Cela avait servi de prétexte à une famille frivole, surchargée d'enfants, qui ne demandait qu'à se débarrasser de lui.

Glen ne savait pas encore l'histoire de Franklin, ni celle de José et de Pietro.

Il imaginait que ce devait être à peu près la même chose.

Tout en s'abandonnant à ses pensées, il observait Rolf Hansen qui, à larges brasses, s'éloignait rapidement de la côte. José de Carado le suivait.

Franklin, Siegfried et Pietro s'étaient allongés sur le sable, au soleil. Et Glen, en les regardant, imagina d'autres sables, le désert sans limites, et des hommes en marche sur une piste. A ses

oreilles, sonnait déjà la marche guerrière des clairons.

Demain, ils partaient pour l'Afrique. L'aventure commençait.

Le moment était venu pour lui de révéler. Il saurait le faire.

—Au secours! Au secours!

—Qu'y a-t-il?

Arraché à sa rêverie, il cherchait, l'horizon, une silhouette qui luttait contre les vagues.

Rolf était en danger, et José de Carado revenait vers la rive, à toute vitesse.

Les trois autres jeunes gens se dressèrent, tandis que le jeune Anglais se jeta à l'eau et s'élançait au secours de Rolf. Glen savait que Rolf était bon nageur. Sans doute, une crampe soudaine l'immobilisait-il.

Pourquoi José revenait-il à la rive? Glen se posait cette question, mais ne ralentissait pas son effort. Il glissait sur l'eau comme un poisson, et chaque seconde le rapprochait du but et du malheureux qui appelait désespérément à l'aide.

Il se souciait assez peu de l'Espagnol pour l'instant. Il ne pensait qu'à Rolf et au pacte qu'ils avaient signé.

Enfin, il atteignit Rolf. Plongeant à trois reprises, il réussit à le happer par la ceinture.

Mais le noyé se débattait. Glen, sans hésiter, l'assomma d'un bon coup de poing. Rolf perdit connaissance.

Glen, maintenant hors de l'eau et camarade inanimé, se mit à nager vers la côte. Les coups violents qui l'aidaient tout à l'heure ralentissaient maintenant péniblement son retour.

Mais Glen avait le cœur vaillant et une volonté de fer. Il nageait de toutes ses forces. Il voyait trois têtes, sortant de l'eau, qui se pressaient à sa rencontre.

Franklin, Focosi et von Keppel venaient au-devant de lui, mais il était déjà sorti des mauvais courants, et la lutte contre les vagues était moins rude.

—Bravo, Glen! Tu es arrivé juste à temps!

Kalvin Franklin était près de lui et l'aidait à soutenir Rolf. La présence de ses compagnons rendit à Glen la force d'arriver jusqu'à la grève.

Les minutes semblaient une éternité, mais enfin Rolf fut tiré sur le sable et Glen put s'étendre, harassé, près de lui.

● Lire la suite en page 15



● Il y a quelque chose dans ce sabre qui m'intéresse, dit-il. C'est cela que je choisis.

UN CHATEAU DU MOYEN AGE



Un jour où il est à pratiquer le tir de l'arc, Arne lance une flèche que, pour la première fois de sa vie, il parvient à placer au plein centre de la cible.



—"Bravo!" s'exclame sa perpétuelle spectatrice. "Vous devez être le meilleur archer au monde!" Arne accepte cette charmante flatterie avec la modestie qui convient.



Il est tellement content qu'il croit à propos de récompenser la fatigues. "Vous pouvez porter mon carquois, si vous le désirez," prononce-t-il avec condescendance. Mélsande vient sur le point de s'évanouir, tant elle est heureuse de cette marque de confiance. (à suivre).

LE PRINCE Vaillant

ROMAN HISTORIQUE DU TEMPS DU ROI ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER

Donardo, furieux, se promène de long en large. Aleta lui a annoncé avec calme qu'elle se tuerait plutôt que de devenir sa femme. Il est bien convaincu que la jeune fille blonde n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution et c'est ce qui le met en colère, car il aime Aleta!



Jusqu'ici Donardo a toujours su triompher de toutes les oppositions; cette fois encore il saura vaincre. Il apprendra à cette petite folle à l'aimer, même si elle prétend en ce moment lever le nez sur lui. Il la fait comparaître devant lui.



"Je ne vous obligerai pas à vous plier à ma volonté par la force", lui dit-il. "Vous deviendrez ma femme de votre propre gré. J'ai le temps d'attendre, car vous passerez le reste de votre vie ici!"



"Vous feriez mieux de me laisser partir", de répondre Aleta, en plaçant sa main sur l'épaule du tyran en un geste presque maternel. "Vous allez vous rendre très malheureux jusqu'au jour où mon Prince Vaillant viendra vous tuer et livrer Saramande au pillage."



Une telle absurdité fait que Donardo se pâmé de rire. Mais au même instant un espion s'agenouille devant lui et annonce: "Les armées du roi Alfgar et du roi Halkim se dirigent vers Saramande. Elles sont conduites par un dangereux chevalier nordique, que l'on nomme le Prince Vaillant!"



Au sommet des hauts murs de la ville, Donardo dirige les préparatifs de défense et, pour un temps, il oublie de penser à Aleta. La semaine prochaine: LE SIEGE DE SARAMANDE.

Un château du moyen âge

By HAL FOSTER



Arne regrette d'avoir, dans un moment de sympathie, donné son couteau à cette petite peste de Melisande.



Elle refuse d'ailleurs de le rendre. Son héros lui en a fait cadeau et des chevaux sauvages ne pourraient le lui arracher!



"Je vois que vous n'avez pas de couteau, Arne, dit Sire Grégoire avec bonté. "Justement j'en ai moi-même deux," et il donne son couteau à l'enfant tout heureux. (à suivre).



ECLIPSES

Longueur du cône d'Ombre de la Lune

Tout corps obscur, non transparent et éclairé par un autre, traîne derrière lui une ombre, c'est-à-dire une zone spatiale dépourvue de lumière, située derrière le corps obscur et à l'opposé de la source lumineuse. Cette affirmation, déduite de l'expérience, faisait l'objet d'un premier article sur la théorie des éclipses. Nous avons, vu, pour le cas du système terre-soleil, que cet espace ombré épouse la forme d'un cône, et dans une seconde chronique sur le même sujet, grâce à quelques notions de géométrie élémentaire, il a été possible d'établir une formule de la longueur de ce cône d'ombre de la terre, en fonction de la distance terre-soleil. Le présent article comporte une démonstration semblable, mais il s'agit cette fois de trouver la longueur du cône d'ombre de la lune. De même que la connaissance des dimensions du cône d'ombre de la terre était indispensable pour prévoir les conditions d'une éclipse de lune, ainsi celle des grandeurs du cône d'ombre de la lune rend de précieux services lorsqu'il s'agit d'étudier une éclipse de soleil. Le cône d'ombre de la terre était d'autant plus long que la terre s'éloignait davantage du soleil. Il en sera de même pour le cône d'ombre de la lune, mais il faut bien remarquer que la lune ne tourne pas directement autour du soleil. En effet notre satellite décrit d'abord une ellipse autour de la terre, et ce n'est que par déplacement de cette dernière qu'il finit par faire le tour du soleil. Il faudra donc tenir compte à la fois de la variation dans la distance entre la lune et la terre et des changements de longueur du rayon vecteur de la terre pour trouver par des méthodes simples la valeur de la distance entre la lune et le soleil. La distance entre la lune et la terre devra être soustraite de celle entre la terre et le soleil, puisque une éclipse de soleil ne peut se produire que lorsque la lune s'interpose entre la terre et l'astre du jour, c'est-à-dire à l'époque de la nouvelle lune.

La figure ci-jointe représente, sur un même plan, le soleil et la lune, de centres respectifs S et L. Les tangentes communes extérieures, prolongées derrière la lune, marquent, à l'opposé du soleil, les limites de ce cône d'ombre et son sommet C, à leur point de concours. Il s'agit de connaître la longueur LC, en fonction de la distance variable SL. La construction d'une droite BL, parallèle à la tangente commune aC permet d'établir une similitude dans les triangles BSL et aLC.

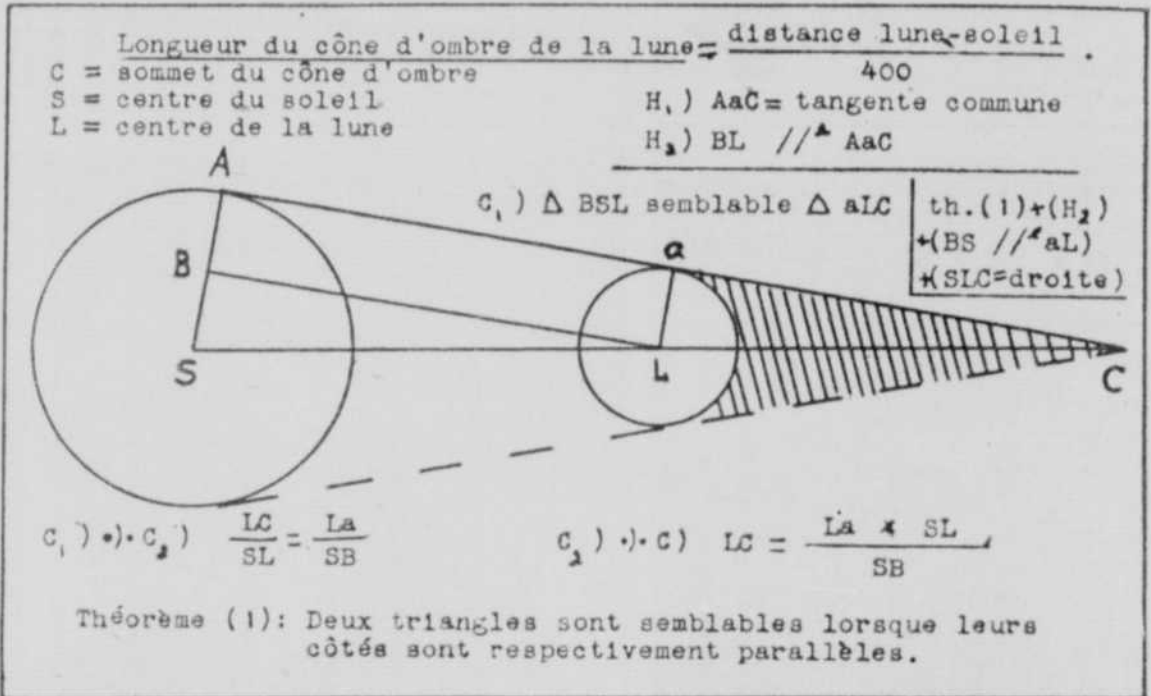
D'après la géométrie plane, deux triangles sont semblables lorsque leurs côtés sont respectivement parallèles. Dans le cas présent, les bases SL et LC des triangles BL et aLC sont évidemment parallèles, puisque situées sur une même droite SL. De plus le côté BL est parallèle au côté aC par construction. Enfin les rayons SA et La, respectivement perpendiculaires à la tangente commune aC, comme aboutissant à ses points de contact A et a sont parallèles entre eux. Or BS est situé précisément sur le rayon SA. Il s'en suit encore un parallélisme entre les côtés BS et La. Les deux triangles BSL et aLC sont bien semblables puisque leurs côtés sont respectivement parallèles. Cette relation de similitude de triangle nous permet de poser que le côté LC est au côté SL comme le côté La est au côté SB.

$$\frac{LC}{SL} = \frac{La}{SB} \quad \text{formule (1)}$$

Faisant passer SL du membre de gauche dans celui de droite, le diviseur qu'il était, il devient multiplicateur, et la longueur LC est donc égale au produit de SL par La, divisé par SB.

Formule (1), implique que

$$LC = \frac{La \times SL}{SB} \quad \text{formule (2)}$$



Il suffit maintenant de se rendre compte de ce que représente la formule (2) pour en déduire la longueur du cône d'ombre de la lune, en fonction de la distance lune-soleil. La longueur de ce cône d'ombre est bien LC. (Voir la figure).

La formule (3) peut encore être simplifiée en adoptant le rayon terrestre comme unité de mesure. Le rayon solaire vaut 432.032 milles et celui de la lune ne dépasse pas 1080 milles, alors que ce-

lui de la terre à l'équateur s'évalue par 396.335 de la même unité. Ce rayon du soleil (R) et le demi-diamètre de notre satellite (r) peuvent donc être remplacés respectivement par 109 et 0,272 fois le rayon terrestre. Représentant par ce rayon terrestre, la formule (3) devient :
Longueur du cône d'ombre de la lune = distance lune-soleil \times
 $\frac{0,272 \text{ T}}{109 \text{ T} - 0,272 \text{ T}}$
distance lune-soleil \times
 $\frac{0,272 \text{ T}}{109 - 0,272}$
T (109 - 0,272)
distance lune-soleil \times
1
399.7

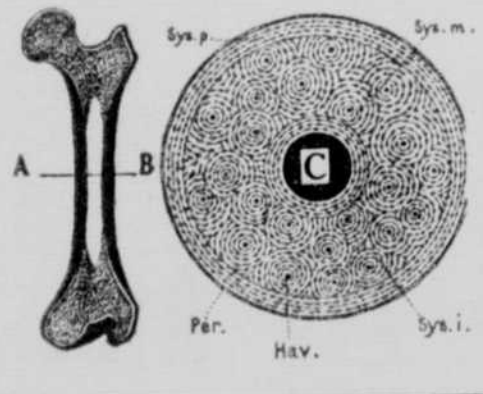
En pratique il suffira de diviser la distance entre la lune et le soleil par 400 pour obtenir une approximation suffisante de la longueur de ce cône d'ombre de la lune.

BIOLOGIE ANIMALE et ZOOLOGIE

● par C. HOULBERT, de l'École de Médecine de Rennes

7---Os et Articulations

101. COUPE TRANSVERSALE DE L'ANNEAU OSSEUX.

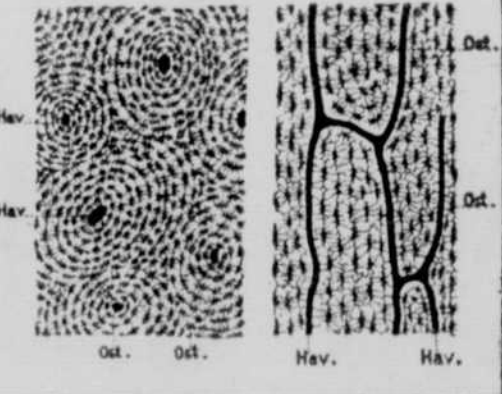


101. — COUPE TRANSVERSALE DE L'ANNEAU OSSEUX.

La coupe transversale d'un os long, le fémur, par exemple (A-B) permet d'étudier la structure de l'anneau osseux. A l'extérieur, une mince membrane de tissu conjonctif, le périoste (Pér.). Cette membrane, qui joue un rôle actif dans l'accroissement des os en diamètre, s'amincit progressivement et disparaît tout à fait au niveau des épiphyses. Nous retrouvons encore ici les canaux de Havers, entourés de lames osseuses concentriques et les ostéoblastes, plus ou moins régulièrement alignés. Au centre, le canal médullaire (C) avec la moelle qu'il renferme.

Les os courts, de même que les os plats, sont constitués par une enveloppe mince de tissu compact, protégeant une masse intérieure de tissu spongieux (voir Ts. Tabl. 99).

102. LES CELLULES OSSEUSES (Ostéoblastes)



102. — LES CELLULES OSSEUSES. — Ce tableau nous montre, sous un grossissement supérieur à celui des précédents, l'aspect de deux lames osseuses très minces vues au microscope. A gauche, l'os est coupé en travers; nous voyons les canaux de Havers (Hav.) entourés chacun d'un système de lamelles concentriques. Les petites cavités, à l'intérieur desquelles sont logés les cellules osseuses (ostéoblastes), se reconnaissent à leur aspect irrégulier et aux fins prolongements qu'elles émettent, dans toutes les directions, à l'intérieur de la substance compacte (Ost.).

Toutes les cellules d'un même os se trouvent ainsi en communication les unes avec les autres par ces très fins canaux. L'os ainsi, malgré sa dureté, peut se nourrir, s'accroître et même, dans certains cas, se régénérer en partie.

A droite, une coupe mince dans le sens de la longueur de l'os.

● Texte et gravures fournis par la maison E. MAZO, Paris.

C.-A. G.

RECTIFICATIONS

Dans la chronique sur l'étoile variable SS Cygni, que nous avons dû reproduire à cause d'erreurs dans le premier texte, de nouvelles erreurs se sont produites. En plus de la figure qui a été rognée sur les bords au point de couper en deux l'étoile de repère, le typographe nous a encore biffé deux lignes, dont l'une dans les errata eux-mêmes post des fautes de nature identique.

Une parenthèse (troisième colonne, au milieu) n'a pas plus de sens que ceci : "actuellement, la nuit". Il faut plutôt lire : "actuellement, le Cygne occupe les régions voisines du zénith à l'arrivée de la nuit".

Dans les errata, notre texte pourrait se lire à peu comme suit, en lui restituant une ligne :

"Il suffirait de l'améliorer dans le sens que nous avons indiqué, c'est-à-dire en régularisant la prise de vue, en employant une pellicule à grain fin et en grossissant encore l'image photographique, de manière à nous dispenser de l'emploi du microscope dans l'examen".

UN GAILLARD QUI PROMET

Le petit Loulou est un malin. Il s'aborde sa mère avec des airs mystérieux :
— Dis, maman, n'avais-tu pas recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet de l'office ?
— Pourquoi cette question ?
— Je vais te le dire, petite mère. Hier soir, elle ne l'avait pas fermé.
— Et alors ?
— Alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux



LA LITURGIE
Le 20e
DIMANCHE
après la
Pentecôte

PAR Dom Raoul HAMEL, O. S. B.

INTROIT

"C'est donc par un juste jugement
Que vous avez fait venir sur nous
tous ces maux
Car nous avons péché et commis l'in-
iquité en nous retirant de vous."

Le mal physique est une conséquen-
ce du mal moral et le suit comme la puni-
tion suit l'offense. Mais si les maux
temporels sont des châtements du pé-
ché en général, ils ne le sont pas né-
cessairement dans les cas particuliers.
Alors qu'ils sont punitions pour les mé-
chants, ils sont épreuves pour les bons.
Pour Job, les maux furent une épreu-
ve et non une punition car il était juste
et agréable à Dieu: "As-tu remarqué
mon serviteur Job? Il n'y a pas d'homme
comme lui sur la terre, intègre,
droit, enseignant Dieu et éloigné du mal"
(Job, 1, 8). Job était grand, l'épreuve
le grandit encore. Pour nous, voyons
dans les croix le sceau de l'amitié di-
vine et un signe de prédestination.

Nous lisons dans Marie Sainte-Cécile
de Rome: "Je voudrais donc faire
comprendre à toutes les âmes, et sur-
tout aux âmes consacrées, le prix de
la croix. La douleur morale ou physi-
que est une mine d'or éternelle; c'est
une flamme ardente que l'amour déco-
che du Cœur de l'Infini pour consumer
le cœur humain et le submerger en la
Divinité. La croix! c'est le sceptre é-
blouissant de la Sagesse incarnée, le
joyau co-rédempteur de la Vierge Im-
maculée, la palme lumineuse des bien-
heureux. Si nous savions quel poids
d'amour divin renferme chacune de
nos croix, nous estimerions tant ce tré-
sor infini que, le jour, ni la nuit, nous
ne pourrions cesser d'offrir à Dieu de
brillantes supplications pour l'obtenir,
et de délectantes actions de grâces pour
l'en remercier. Si nous comprenions la
valeur de nos croix, nous serions paraly-
sés de joie et de bonheur en les rece-
vant; les épreuves, les tribulations,
les angoisses de toutes sortes, provoqua-
ient nos chants d'allégresse et d'en-
thousiasme, et, spontanément, nous en-
touterions le Te Deum... Jésus a choisi
la croix comme un bien sacré, il l'a
étreinte avec passion, il l'a aimée jus-
qu'à la folie: cela, pour nous. Et, quand
il nous présente une parcelle de cette
richesse mystique, nous hésitons, au
moins joyeusement, à tendre la main".

COLLECTE

Qu'ils vous servent d'un cœur tran-
quille. — Marie aux pieds de Notre-
Seigneur servait d'un cœur tranquille
du beau service de l'amour: "s'étant
assise aux pieds du Seigneur, écoutait
sa parole." Marthe servait aussi mais
en s'occupant aux divers soins du
service. N'étant pas elle-même en paix,
la paix des autres l'irrite, lui semble
parésie: "Seigneur, ne vous mettez-
vous pas en peine que ma soeur m'ait
laissé servir seule? Dites-lui donc de
m'aider." D'abord, on aime cette scè-
ne de ménage entre deux grandes soeurs.
Marthe serait-elle jalouse? Et pourquoi
pas? Notre-Seigneur voit bien Marthe
s'agiter pour lui. Néanmoins, elle n'en
sera pas complimentée: "Marthe, Mar-
the, vous vous inquiétez et vous agitez
pour beaucoup de choses. Une seule est
nécessaire. Marie a choisi la bonne
part, qui ne lui sera point ôtée" (Lc.
10, 39-41). Songe-t-on que le mouve-
ment ne s'explique que par le repos
d'où il procède et où il tend: que le
contingent est suspendu au nécessaire.
C'est du repos laborieux que l'ac-
tivité émane; c'est d'un cœur tranquille
que le précédent bonheur et paix.

EPITRE

"Rendez continuellement grâces pour
toutes choses à Dieu le Père, au nom
de Notre-Seigneur Jésus-Christ". —
L'action de grâces, c'est l'exercice de
la vertu de gratitude; c'est l'attitude
fondamentale de l'âme qui a pris po-

sition exacte au centre du monde na-
turel et surnaturel. Cette âme, c'est
un lac calme et paisible, plaque d'ar-
gent sous un ciel bleu et des rives
fleuries; mille canaux, rivières et ruis-
selets à l'entour rayonnent. Cette âme
bénéficie de tout un monde en travail
pour elle. C'est Notre-Seigneur et son
sang précieux; c'est Notre-Dame et son
humilité conquérante; ce sont les sa-
crements et leurs grâces, les saints et
leur protection; c'est le ciel et la terre.
Cette âme se prépare aux noces éter-
nelles, fiancée au Christ qu'elle fut dès
son baptême. En ce jour, elle reçoit les
arrhes de la vie éternelle; une sème-
nce de gloire a été invisiblement semée
en elle. Oh! oui, rendez continuelle-
ment grâces pour toutes choses: suc-
cès, épreuves, péchés pardonnés, dons
naturels, surnaturels, joies aridités, tout.
O mon Dieu, donnez-nous, s'il vous
plait, la vertu de gratitude. Qu'il soit
dit de chacun de nous: "L'un d'eux,
lorsqu'il se vit guéri, revint sur ses
tombant le visage contre terre aux pieds
pas, glorifiant Dieu à haute voix, et
de Jésus, il lui rendit grâces" (Lc. 17,
15-16).

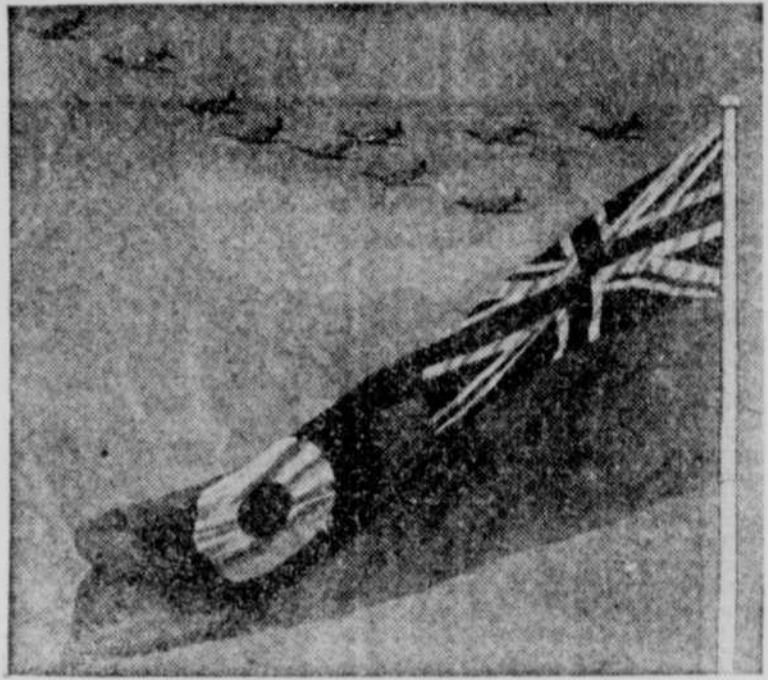
EVANGILE

"Si vous ne voyez des signes et des
prodiges, vous ne croyez point". Yret-
te Guilbert écrit dans LA CHANSON
DE LA VIE, p. 123: "J'ai chanté huit
ans dans cet adorable coin! et je garde
au vieux père Ducarre, mort depuis
longtemps, un souvenir attendri. Je ne
l'ai jamais vu faire une chose mesquin-
ne; il n'était pas commun, s'il venait
d'une famille modeste, on sentait qu'il
sortait d'un milieu de braves gens. A-
vec lui comme avec Marchand, je n'eus
jamais l'ombre d'une discussion, nos
relations furent sans nuages et, un jour,
à l'occasion d'un renouvellement de
contrat, il m'écrivit qu'il avait une tel-
le confiance en moi, une telle estime
pour moi, qu'il se contenterait de ma
parole sans sa signature: "mais, ajou-
tait-il, les artistes sont si méfiants que
je me crois devoir vous renvoyer un
traité "en règle". Je lui renvoyais son
contrat me contentant de sa parole, il
en fut si touché qu'il vint dans ma lo-
gette m'embrasser." — Nous nous mé-
fions du bon Dieu, nous voulons avec
lui un traité "en règle". "Nous sommes
comme les Scribes et les Pharisiens:
"Maître, nous voudrions voir un signe
de vous". Il leur répondit: "Cette race
méchante et adultère demande un si-
gne, et il ne lui sera pas donné d'au-
tre signe que celui du prophète Jonas:
"Dieu n'aime pas être mis à l'épreuve.
Agir ainsi, c'est douter. Mais avec
Dieu, le doute n'est pas de mise. Cet-
te chose impossible qu'il me de-
mande, il se doit de me donner la grâ-
ce de l'accomplir, "car rien ne sera im-
possible à Dieu" (Lc. I, 37). — "Si vous
aviez de la foi comme un grain de sé-
nevé, vous diriez à ce murier: Déraci-
ne-toi, et te transplante dans la mer;
et il vous obéirait" (Lc. 17, 6). Prati-
quer la foi, c'est remonter un fort cou-
rant à la nage. L'effort est constant,
car si la foi est la vie de la surnature,
la nature n'en veut pas ou guère.

COMMUNION

"Soutiens-toi de la parole donnée à
ton serviteur,
Sur laquelle tu fais reposer non es-
pérance.
C'est ma consolation dans ma misère".
Toute notre vie surnaturelle repose
sur la parole de Dieu, car la vie surna-
turelle c'est une vie de foi, non pas
seule, mais informée par la charité. "La
foi est la substance des choses qu'on
espère, une conviction de celles qu'on
ne voit point" (Heb. II, 1). La foi, dit
saint Augustin, est la réalité première
qui soumet l'âme à Dieu. Saint Paul,
de son côté, nous déclare: "Or, sans la
foi, il est impossible de plaire Dieu"

L'AVIATION DU DESERT SALUT LE DRAPEAU



Des escadrilles de l'Aviation du désert ont salué le drapeau d'une façon impres-
sionnante au champ d'atterrissage de Campofornido, Udine, dans le nord de l'Italie. En
présence du maréchal de l'air sir Guy Garrod, K.C.B., O.B.E., M.C., D.F.C., L.D.D.,
commandant-en-chef de la R. A. F. de la région de la Méditerranée et du Moyen-
Orient, et en présence d'autres officiers alliés d'un rang élevé. La photo: le drapeau
de la R. R. F. était l'un des drapeaux des Nations unies qui offraient une variété de
couleurs pendant que survolaient les escadrilles de l'Aviation du Désert.

Pour l'honneur de la Légion...

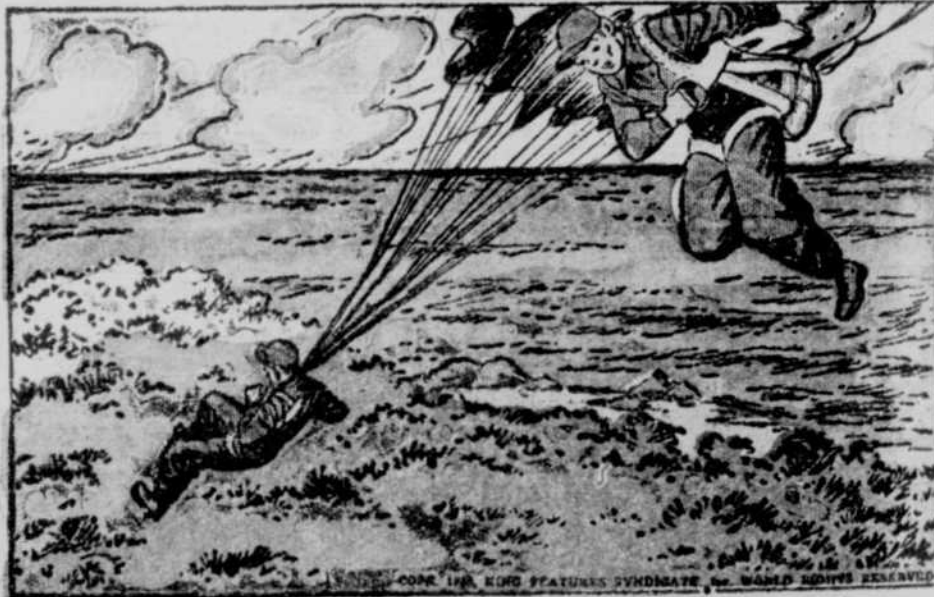
(suite de la page 12)

—Il n'est pas noyé, hein? s'inquiéta
Siegfried.
Glen hocha la tête.
—Non, mais j'ai dû le mettre knock-
out pour le faire tenir tranquille, ré-
pondit-il. Fais-lui faire des mouve-
ments respiratoires, Kal. Il va revenir
à lui.
En effet, Rolf commençait à donner
signe de vie. Il cracha une partie de
l'eau qu'il avait absorbée, et enfin ou-
vrit les yeux. Il eut un sourire doulou-
reux, tout en touchant son menton
meurtri.
—Qu'est-ce que j'ai pris! murmura-
t-il.
Glen, remis de sa fatigue, s'était re-
dressé et jeta son bras autour des épa-
ules du Norvégien.
—C'est moi qui a dû cogner, dit-il en
riant. Sinon, tu m'aurais fait noyer.
—Tu m'as sauvé la vie.
Une regard de chaude gratitude em-
plissait les yeux de Rolf. A ce moment,
José de Carado s'approcha.
—J'ai essayé d'arriver jusqu'à toi,
Rolf, risqua-t-il. l'air embarrassé. Mais
le courant était trop violent. J'ai déjà
eu bien du mal à m'en tirer moi-même.
Glen ne répliqua pas un mot. Mais le
regard dont il foudroya l'Espagnol était

assez éloquent. C'était un lâche. Il avait
abandonné Rolf en détresse.
—Un bon point pour toi, Glen! s'é-
cria l'Américain. Il faudra le dire à M.
Manson.
Kalvin n'avait pas besoin de se char-
ger de ce soin. D'une des fenêtres de la
maison, un regard aigu épiait les jeu-
nes gens, à travers de fortes jumelles
marines, et n'avait rien perdu de l'hé-
roïque sauvetage de Glen, ni de la dé-
robade de José.
Manson reposa ses lunettes et re-
garda, rêveur, au loin.
—J'espère que c'est lui qui sera l'hé-
ritier de Flood, murmura-t-il. Il est
digne de lui.
Manson y pensait encore lorsque, plus
tard, en entrant dans le hall où étaient
exposés la plupart des trophées de
Flood, il vit Glen en arrêt devant un
vieux sabre accroché au mur.
—Avez-vous choisi le souvenir que
vous désirez conserver de cette maison,
Harding? demanda Manson.
Tandis qu'il parlait, José de Carado
avait surgi dans l'ombre du hall.
Glen, rougissant, se tourna vers Man-
son.
—Il y a quelque chose dans ce sabre
qui m'intéresse, dit-il. C'est cela que je
choisis.
Le regard de Manson s'éclaira. Il se
souvenait combien de fois Richard
Flood avait examiné ce sabre, en mur-
murant: "Quel peut bien être ton se-
cret, ce secret que je n'ai jamais pu dé-
couvrir? Le secret que Rappel et moi
avons vainement cherché tant d'an-
nées..." Il se rappelait ces paroles.
—C'était un objet auquel sir Richard
tenait beaucoup, dit-il. Il est à vous.
Il posa la main sur l'épaulé du jeune
homme et ajouta en souriant:
—Mon maître l'a rapporté de la Lé-
gion étrangère. On a toujours pensé
que ce sabre était lié à un secret, mais
ce secret ne m'a jamais été connu. Sir
Richard faisait souvent allusion à un
trésor caché.
Glen avait les mains crispées d'émus-
sion.
Et ce sabre... ce sabre est à moi,
maintenant?
Manson fit un signe affirmatif de la
tête.
—Oui, désormais, ce sabre est à vous,
dit-il.
Et il s'éloigna, laissant Glen admira-
tif et ravi.
Aucun bruit ne troubla le silence du
grand hall. José de Carado savait
étouffer le bruit de ses pas.
"Un trésor caché, pensait-il. C'est
bien ce qu'il a dit. Si seulement le pou-
vais m'emparer de cette épée, et décou-
vrir son secret..."
Il disparut comme un fantôme, dans
la nuit. Et les pensées du jeune Espa-
gnol étaient aussi sombres que ses
yeux noirs.

(Heb. II, 6). La foi est la première des
vertus théologiques. Par elle nous croy-
ons fermement et avec bonheur tout ce
que Dieu a révélé, et que l'Eglise nous
enseigne comme renfermé dans la Ré-
vélation divine écrite ou non écrite. La
foi élève l'âme jusqu'à Dieu en tant
que Vérité première, qui ne peut ni
tromper ni être trompée: ce qui don-
ne une si grande certitude à l'âme
qu'elle est plus assurée des choses de
la foi que de celles qu'elle voit de ses
propres yeux. C'est bien cela. La foi
est la substance des choses qu'on espère.
à ces choses, elle donne consistance.
"Si vous ne croyez pas, vous ne sub-
sisterez pas," dit le Seigneur en Isaïe
(7,9).
Par où la foi chemine,
On ne va pas comme qui examine,
Mais on fonce tout droit
A la perle brillante qui de loin s'en-
[trentoît.
Perle précieuse que ce divin,
Qui est au centre des choses comme
[l'amande et le pépin.
La foi, ce casse-noisette, nous délivre
[Jésus-Christ,
De ce petit pauvre, l'un de ces petits.
De cette chose qui va tout seul,
Et de cette autre qui barre le seuil.
Dom Raoul HAMEL, P.E.

(à suivre)



8-19

(A suivre)